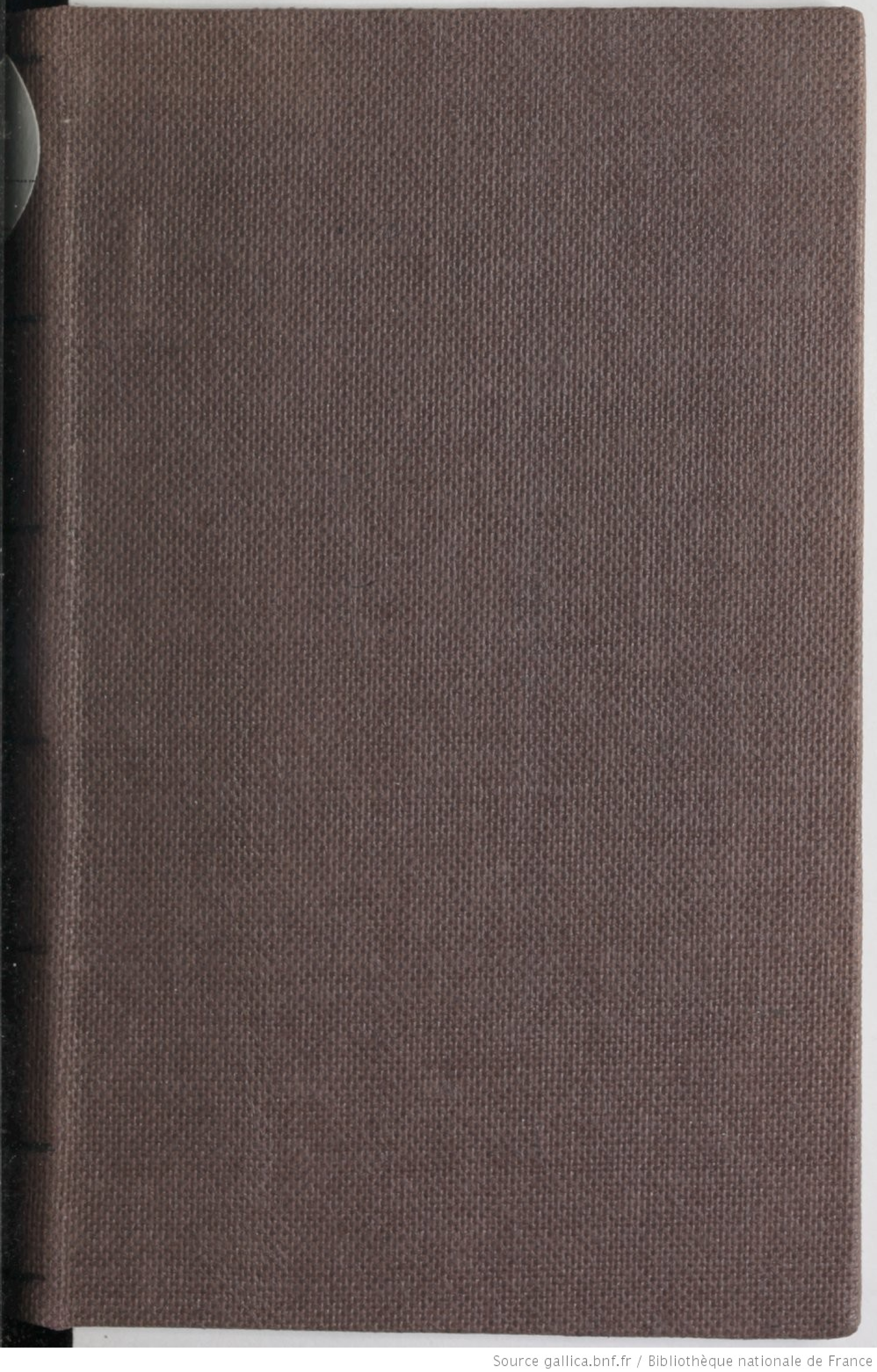
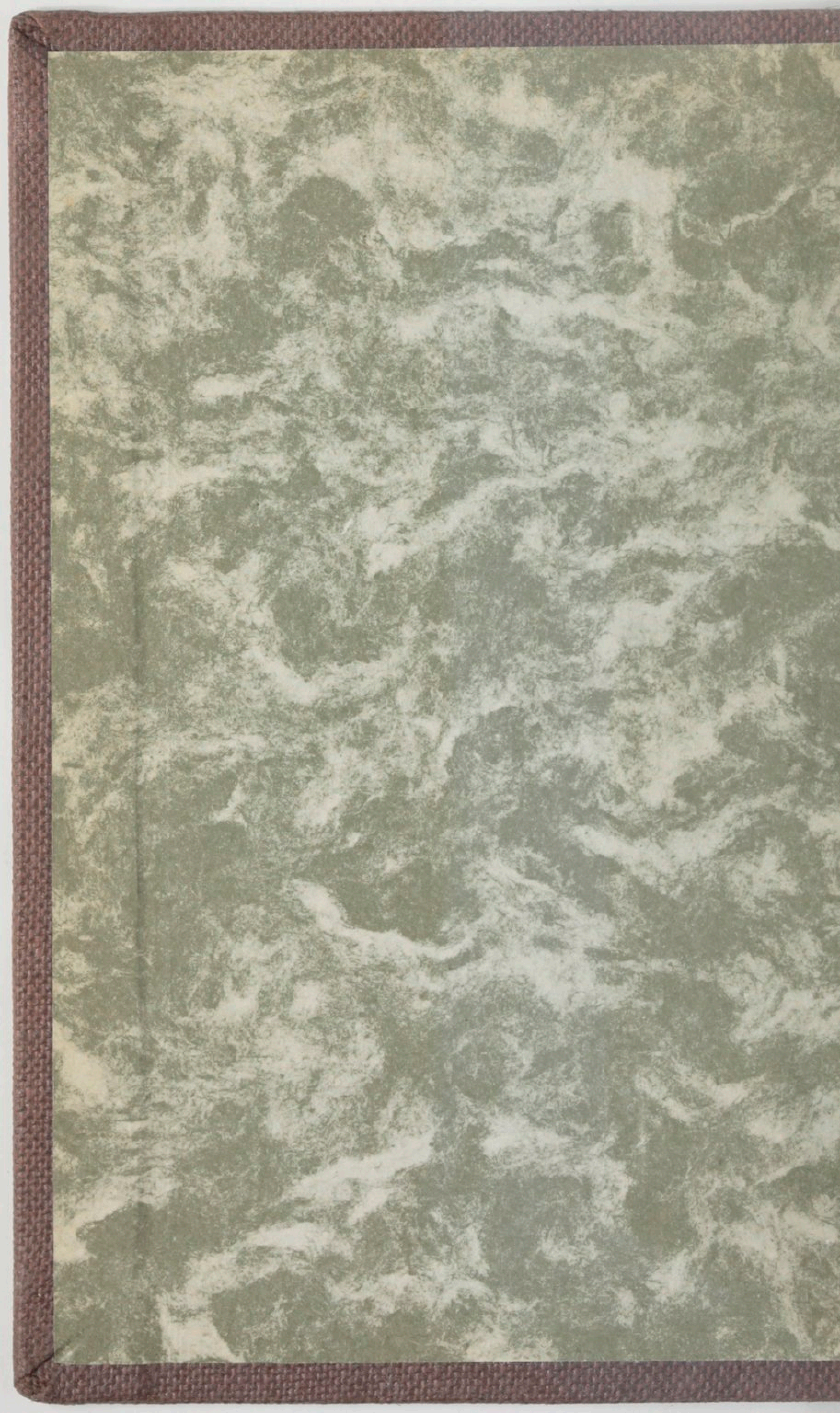


A coups de fusil, par Quatrelles...

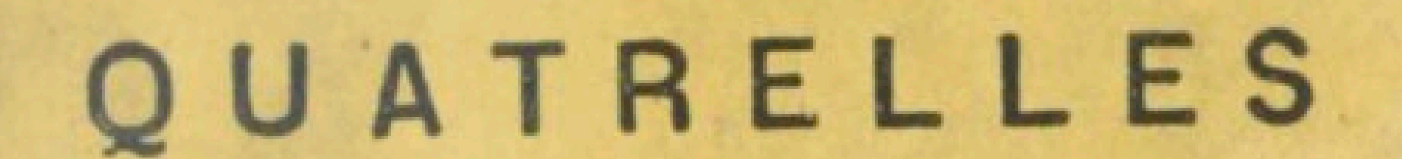












QUATRELLES

A COUPS DE FUSIL

1876

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

CHARPENTIER ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

A COUPS

DE FUSIL

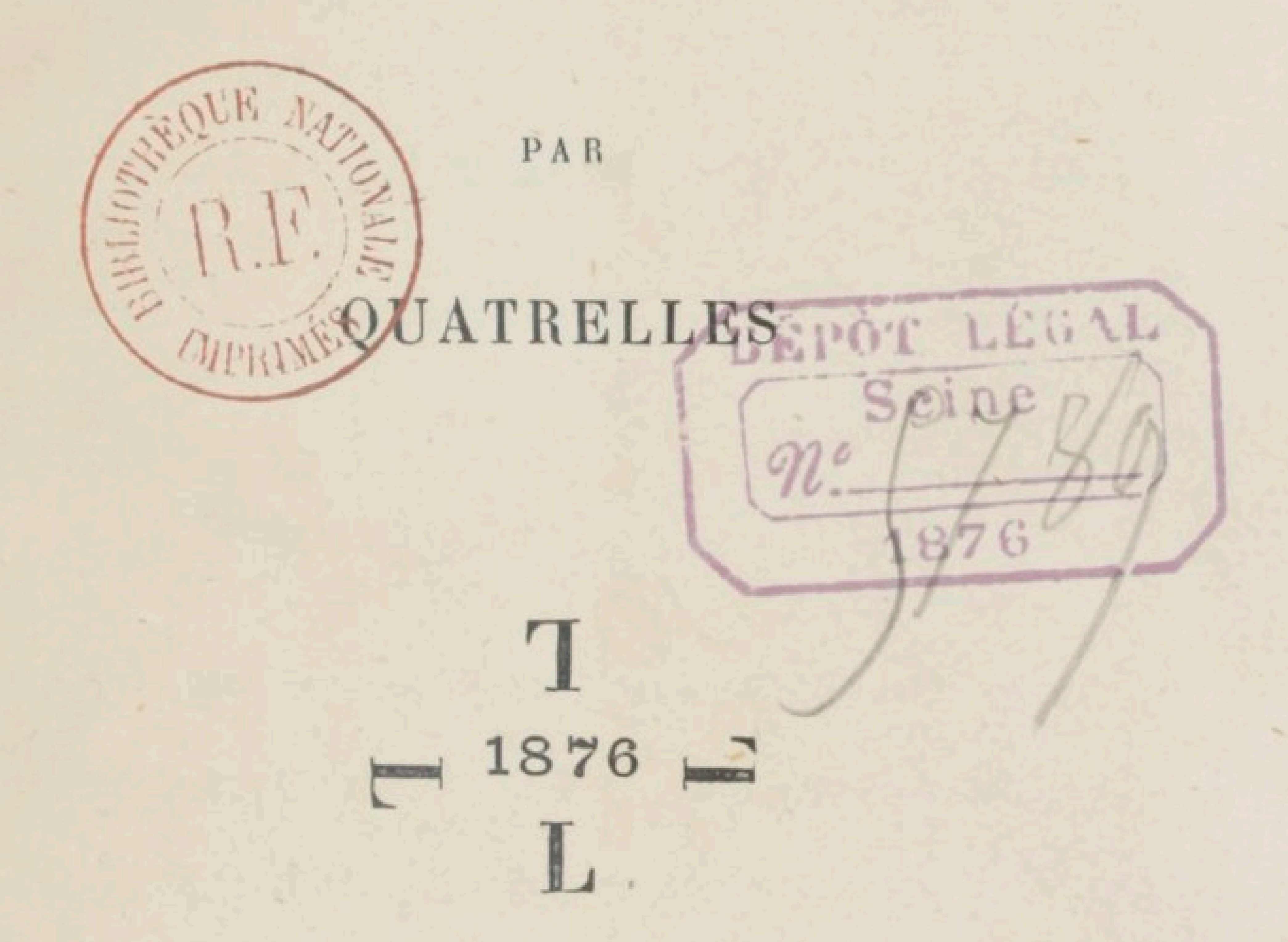

IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

A COUPS

DE FUSIL

PAR

QUATRELLES



1876

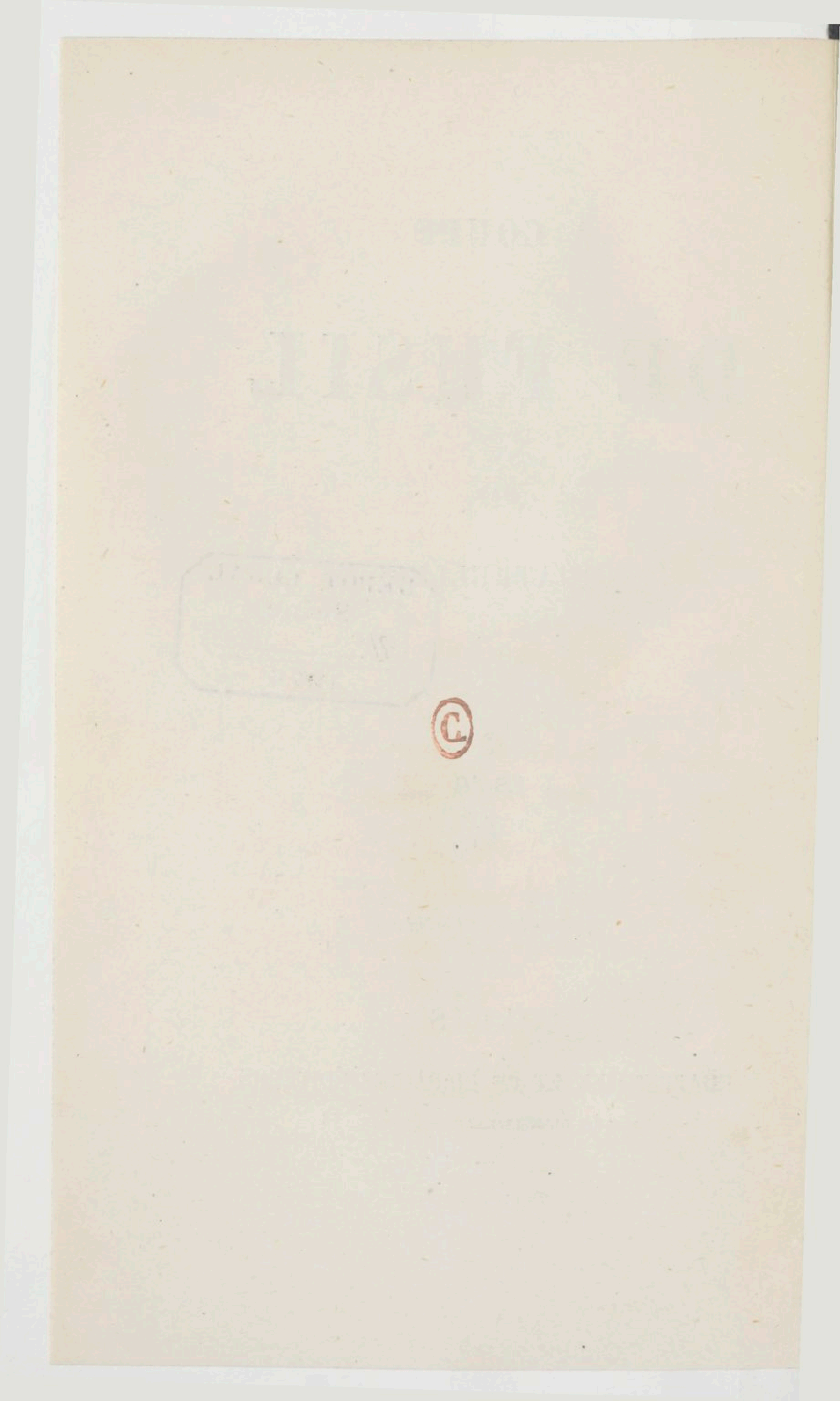
Deuxième édition

PARIS

CHARPENTIER ET Cie LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 13

—



LETTRE-PRÉFACE

A MONSIEUR X****, RÉPUBLICAIN

A PARIS

Mon cher ami,

Je vous remercie de m'avoir nettement exprimé votre jugement sur le volume que je vous ai soumis. Votre lettre est une preuve nouvelle de sérieuse affection. En y répondant, il me plaît d'incarner en vous le parti que vous honorez.

Votre franchise encourage la mienne; je me sens d'ailleurs à l'aise vis-à-vis

de vous, qui avez largement payé votre dette au pays pendant la guerre.

La publication d'un ouvrage dans un journal équivaut à une répétition générale. Les réfutations, les louanges, les railleries et les injures se produisent au grand jour. De cet amalgame, l'auteur attentif doit dégager la vérité. Bonne ou mauvaise, acerbe ou bienveillante, toute critique passe au creuset de sa conscience, et il en tient compte dans la limite de ses convictions. L'observation la plus perfide peut devenir utile, et c'est plaisir de transformer en dictame le poison que l'on vous a versé.

Dans ces conditions, le jour où paraît *le livre* est un vrai jour de première représentation.

Je vais donc examiner vos critiques et tenter d'y répondre. Ce sont celles qui m'ont le plus touché. Après avoir dit ce que j'ai voulu écrire, je dirai ce que l'on a lu; nous verrons ensuite ce qu'il en faut penser... du moins, selon moi.

A vous entendre, tandis que je croyais voguer vers quelque Amérique, je faisais naufrage sur les rives du canal Saint-Martin. Ce serait être, en vérité, trop mauvais pilote. Reconnaissons un peu le pays, si vous le voulez bien.

Je suis parti en quête de parages de conciliation dans lesquels tous les honnêtes gens pussent se donner la main; et, dès le départ, j'ai fixé les yeux sur le Patriotisme, comme les marins suivent

la bonne étoile qui doit les guider en chemin.

Pour aborder cette terre promise, il fallait répudier toute considération politique; ne plus voir en France que deux groupes en présence : celui des gens honnêtes, celui des gens qui ne le sont pas ; prendre la plume comme on prend le fusil pour repousser l'ennemi commun; écouter sans s'émouvoir les doléances des coteries; voir dans la Patrie le principal et non l'accessoire ; affirmer hautement la foi nationale qui régénère et vivifie, comme la foi divine épure et console ; dédaigner les récriminations stériles et sourire à tous les bons vouloirs désintéressés ; rassurer les timides encore frémissants, qui désespèrent de l'avenir de la France, apaiser les ar-

dents et stimuler les engourdis : voilà ce que je rêvais de faire ; voilà le programme que je m'étais tracé.

Voyons maintenant ce que vous me reprochez.

« Dans votre livre, — me dites-vous, l'opinion républicaine est représentée à l'état de type par un enfant que je n'ai jamais vu parmi les nôtres ; qui, parti d'où vous le faites partir, devait logiquement arriver à l'extrémité de la Commune. Vous prêtez à celui qui est pour vous le républicain des sentiments, des paroles qui ne peuvent sortir que d'un cerveau fêlé ; paroles, sentiments qui n'ont jamais été les nôtres.

« Lorsque, dans une œuvre, le seul personnage qui représente une opinion

est un halluciné, il est permis de croire que l'auteur a voulu incarner en lui tout le parti.

« Donc, le côté politique de votre livre est pour nous une offense. »

. . . .

Voilà votre principal grief.

Quant aux bonapartistes, ils auraient voulu naturellement que le dénoûment fût l'œuvre d'un des leurs, tandis que les légitimistes demandaient qu'Anselme, subitement inspiré, mourût en criant: Vive le Roi !

Il est certain que je me suis mal exprimé puisque j'ai été mal compris. Cela provient sans doute de ce que vous avez cherché de la politique là où le patriotisme était seul en cause. Je ne veux pas parler la langue de discorde.

Parler politique, c'est se faire l'écho des partis qui se disputent la France ; c'est parler au profit de quelques-uns contre tous; c'est entretenir avec soin les rancunes, appeler la haine sur ses adversaires et décourager les capacités afin de faire plus grosses les parts du pouvoir. Parler politique, c'est approvisionner le charnier où se repaissent les fauves dont il faut détourner les morsures; c'est se réjouir des fautes de ses concitoyens quand elles vous profitent, et les proclamer haut, sans souci de déshonorer le pays, afin de masquer ses propres manquements.

Parler patriotisme, c'est traduire les cris de la patrie; c'est parler au profit de tous contre quelques-uns; c'est apaiser les rancunes et amortir les chocs;

resserrer les liens qui doivent indissolublement unir tous les enfants de la grande famille nationale; c'est prêcher la concorde et l'amour du prochain; c'est faire appel à tous les dévouements désintéressés. Parler patriotisme, c'est respecter tous les droits; planter si haut le drapeau et le si bien entourer, que l'ennemi découragé s'incline sans combattre; c'est élever tous les niveaux pour les rapprocher du Dieu souriant; c'est, enfin, mettre en pratique la belle et fière devise américaine: « Tous pour un; un pour tous. »

C'est de politique que s'entretenaient familièrement Néron et Locuste, Louis XI et son compère Olivier le Daim, Charles IX et sa bonne mère Catherine; — c'est de politique que parlaient le

Dauphin et Jean Sans Peur, lorsque ce dernier tomba le crâne ouvert sur le pont de Montereau; — c'est la politique aussi qui délia la langue et guida le bras de Lorenzaccio, le soir du 6 janvier 1537 où Alexandre de Médicis se coucha dans la tombe, croyant sa couverture faite par La Ginori. — Après en avoir causé à Blois avec le Balafré, le 23 décembre 1588, Henri III entendit à son tour Jacques Clément lui en parler, le premier jour d'août de l'année suivante. — Ravaillac en parla de même à Henri IV, vingt-deux ans plus tard, rue de la Ferronnerie; — et lorsque Cromwell ouvrit le cercueil de celui qui fut Charles Ier, Roi d'Angleterre, son regard profond, plus froid que le couperet de la veille, en parlait au décapité. Les interroga-

toires de Torquemada, appliquant la torture au nom de la sainte inquisition, ceux de Fouquier-Tinville appliquant la loi des Suspects au nom du tribunal révolutionnaire; les conférences de Bretigny, de Troyes, d'Utrecht, de Paris et de Ferrières!... autant de causeries politiques.

En revanche, Léonidas défendant le défilé des Thermopyles; Curtius rassurant les Romains et se précipitant dans l'abîme; Régulus devant le sénat, votant la guerre avec Carthage et retournant se livrer aux supplices ; Vercingétorix à Gergovie; sainte Geneviève en présence d'Attila; Jeanne d'Arc libre ou prisonnière; d'Assas sous les baïonnettes ennemies... ceux-là parlaient patriotisme.

N'oublions pas la réponse instructive

que fit, le 10 thermidor, le sinistre accusateur public du tribunal révolutionnaire, à ceux qui amenèrent devant lui, pour qu'il eût à constater leur identité, ses chefs de la veille, mis hors la loi par la Convention triomphante :

« Tout cela ne nous regarde pas, nous, hommes de justice ; *c'est de la politique.* »

Et, se mettant au travail, il prépara le passe-port de mort des chefs jacobins et de vingt et un de leurs amis avec tant de zèle, que leur sang rougissait six heures après la place de la Révolution.

C'est de la politique, a dit Fouquier-Tinville ; et celui-là s'y connaissait.

Est-ce à dire qu'il faille se désintéresser des affaires du pays, et attendre pour y songer qu'on puisse mourir

comme Léonidas, ou vivre comme Sully? Non.

Nul n'a le droit de déserter lorsque la loi ou la Constitution l'appellent et lui confient un rôle civique, quelque modeste qu'il soit, quelque insignifiant qu'il puisse paraître. Le vrai citoyen, le bon patriote, tous les cœurs chauds qui aiment la patrie veulent la servir, mais ce n'est pas pour que l'on parle d'eux.

Après avoir écouté, sans haine ni engouement, les arguments sérieux qui se produisent sur les questions qui intéressent la dignité ou la prospérité de l'État, ils les soumettent au jugement de leur conscience et agissent après s'être mis d'accord avec elle. Peu leur importe qu'ils en pâtissent, si le bien de tous en dépend.

Servir son pays est un devoir.

Se servir de son pays est un crime.

N'est-ce pas cette vérité qui faisait dire à Lamartine : « La République ne sera définitivement faite en France que le jour où quelqu'un consentira à y être le second ! »

Voyez comme la seule pensée qu'il peut être question de politique nous égare : vous vous injuriez gratuitement. Où prenez-vous que j'ai voulu faire d'Anselme *le type* du républicain et incarner en lui *votre* parti ? Si je l'avais pensé, je l'eusse dit sans réticence aucune.

Me croyez-vous assez dénué de sens et de jugement pour confondre dans un gracieux pêle-mêle Lycurgue, Wallon, Courbet, Régulus, Dufaure, Marat, Car-

not, Crémieux, Alcibiade, Raspail et Barbaroux? Il n'y a pas que votre type dans la République, mon cher ami. Près de toutes les ruches bourdonnent des frelons.

N'avez-vous jamais frémi en songeant que chacun de nous, jeune ou vieux, qu'il aime ou combatte, à l'heure des extases amoureuses aussi bien qu'aux jours des grands désespoirs, porte en lui le germe des larves qui le rongeront? L'amoureux et le conquérant, le millionnaire et le poëte, vivants, servent d'asile aux vers du tombeau. Chaque parti politique porte de même en lui les larves rapaces qui le dévoreront à l'heure de la chute. Trichines, trématodes, nématoïdes, l'espèce peut varier, l'issue sera la même.

Quelle coquetterie est la vôtre, si vous vous croyez seul à l'abri !

La vérité est que chaque paroisse politique a ses fidèles convaincus et dignes de respect. Et cela est tout naturel, attendu que chaque forme de gouvernement pourrait être la meilleure si les honnêtes gens se mettaient d'accord pour la faire prévaloir et respecter.

C'est vraiment atteler les bœufs à rebours que s'acharner à chercher un gouvernement qui améliore les hommes, au lieu d'améliorer les hommes avec lesquels tous les gouvernements deviendraient bons. Voyez la royale Hollande et la Suisse républicaine. Plus de morale et moins de politique, voilà ce qu'il faudrait faire. Mais qui donc s'en soucie? Le jour où les hommes seraient devenus

vertueux, nul ne pourrait plus les asservir. Ce sont leurs vices habilement exploités qui les livrent, abrutis, aveuglés, inconscients. Les habiles, les hardis le savent bien ; aussi veillent-ils sur les mauvais instincts du peuple, comme veillaient les juifs sur l'arche sainte.

Voyez les Républiques initiales ; leur glorieuse période est celle où la misère garantit leur vertu. Avec l'abondance, la corruption fait cause commune, et, roulant de César en Tribun, elles deviennent la proie désarmée des barbares.

Je n'ai mis dans mon livre aucun parti en cause, parce que je n'en ai voulu attaquer ni exonérer aucun. J'applaudis à tous ceux qui ont accompli leur devoir pendant la grande et fatale épreuve ;

j'adresse double salut aux républicains qui, étouffant leurs préférences ou leurs rancunes, ont pris le fusil pour défendre la France en détresse, sans plus se soucier qu'une aigle couronnât ses drapeaux, comme aux légitimistes et aux bonapartistes qui se sont fait meurtrir ou tuer pour la France républicaine.

J'aurais voulu planer au-dessus des mesquineries politiques, et toujours on y revient.

Vous ne pouvez pas vous étonner si j'emprunte au parti républicain, au début de la campagne, un adversaire de la guerre, puisque vous me dites précisément, vous républicains, l'avoir tous déplorée.

Vous devez comprendre également qu'il m'a fallu confier le rôle d'Anselme

à un personnage très-accentué, pour qu'il revînt du plus loin possible une fois en présence de l'ennemi, et qu'il concourût puissamment à ma démonstration patriotique.

Quant à cette disposition destinée à satisfaire tous les partis, et qui consisterait à opposer à chaque type déplaisant un contre-type sympathique, je crois qu'Azaïs lui-même l'eût trouvée rigoureuse.

Vous ajoutez qu'Anselme n'a jamais existé. Je l'ai connu, je l'ai suivi; tout ce que je lui fais dire, mille Anselme l'ont dit avant le 4 septembre. Éclairés par la vue de l'ennemi, épurés par la grâce du patriotisme, ces mêmes enfants ont pris les armes et ont mérité qu'on les mît à l'ordre du jour de l'armée. La guerre

les a régénérés, et la Commune, qu'ils eussent très-probablement défendue si elle avait précédé la bataille, les a eus pour adversaires.

En présence de l'ennemi il n'y a plus que deux partis : les vaillants et les lâches.

Anselme est un être multiple que les événements transforment. La vue des vainqueurs réveille ses bons sentiments engourdis ; il se redresse et meurt avec sa patrie, comme Villaret-Joyeuse avec son vaisseau.

Dans un passage de votre lettre que je n'ai pas reproduit, vous jetez bien rudement la pierre à Anselme. Il n'est pas aisé de trouver son chemin dans cette halle aux idées que tout le monde

prend plaisir à rendre chaque jour plus inextricable, grâce à des subtilités philosophiques qui eussent dérouté Sphinx, le faiseur d'énigmes.

Chaque principe se présente à nous sous vingt aspects différents, qui, tous, sont doctoralement débattus, sans souci des ravages qu'il en peut résulter. Ce qui est sérieux, on le *blague;* ce qui est criminel, ce qui est grotesque, on le discute. On nous encourage, dès l'enfance, à prendre fait et cause pour des théories abstraites qui eussent désarçonné Abailard et Gerson; à trancher les questions les plus ardues, sur lesquelles les doctes des siècles passés ont blanchi, sans nous léguer une solution. Et nous décidons le pour et le contre de ces choses le plus cavalièrement du monde, aux ap-

plaudissements enthousiastes des partis, qui feront de nous leurs comparses sacrifiés.

Nos convictions n'ont pas le temps de mûrir au clair soleil du midi de notre vie. Aussi, affranchis du joug que la conscience et la logique imposent, défendons-nous avec la même chaleur et le même talent guelfes ou gibelins, Strozzi ou Médicis.

Cela nous eût fait mépriser autrefois.

Il n'est pas bon d'être si habile, d'emprunter sa force à la subtilité, au lieu de la puiser tout entière dans la droiture. Je n'aime pas cette voltige intellectuelle qui fait faire à notre conscience le saut périlleux sur toutes les questions comme sur un tremplin.

Dans cet état de désarroi, l'indifférent

suit l'idée qui passe, l'intrigant choisit celle qui le servira, le faible subit celle qu'on lui impose et l'honnête homme... l'honnête homme inquiet, préoccupé de son choix, se sent envahir par le doute. On a entendu tant de choses!.. on en a tant lu! qu'on ne sait plus que penser. Chaque résolution est troublée par l'écho de quelque affirmation contraire.

Le difficile n'est vraiment pas de bien agir; c'est de savoir ce qu'il est bon, ce qu'il est juste de faire. L'inflexibilité des principes met à l'aise les esprits droits et braves. C'est le bâton solide sur lequel on s'appuie avec confiance; avec lequel on se défendra au besoin.

Si l'on vous dit demain qu'il est de votre devoir de vous élancer par la fenêtre du dernier étage et de vous bri-

ser sur la chaussée, le difficile ne sera pas d'enjamber la balustrade. Seulement, avant que votre pied ait quitté la terre, mille doutes se dresseront devant vous, prompts à vous barrer le chemin, et vous pèseront sur les épaules. Votre corps, si léger s'il s'agit de reculer, pèsera mille livres si vous voulez faire un pas en avant. Remplacez le doute par la foi, et vous vous jetterez dans l'espace. Isaac souriait sous le couteau d'Abraham; Junius Brutus condamnait sans hésiter ses fils, traîtres à la patrie.

Je lis ceci dans une notice sur Spartacus :

« Une foule d'hommes riches nourrissaient chez eux des troupes nombreuses de gladiateurs; les uns pour

plaire au peuple et parvenir aux dignités auxquelles était attachée l'obligation de donner des jeux; les autres par spéculation, pour vendre ou louer leurs gladiateurs aux édiles ; quelquefois même aux factieux qui les lâchaient comme des dogues sur la voie publique, contre leurs ennemis et leurs concurrents. Le nombre de ces redoutables esclaves était immense; et Rome devait voir des bandes de gladiateurs triompher de ses armées consulaires. »

Il existe, reconnaissons-le tous, une couche compacte de déclassés que les partis revendiquent ou répudient au gré des besoins de leur cause, qu'aucune foi ne dirige, qu'aucun scrupule ne retient et que chaque cahot politique déplace. Comme les requins vora-

ces, ils suivent le navire, en quête des débris que l'on jette par-dessus bord, et attendent le naufrage pour se ruer sur l'équipage et les passagers.

Ont-ils été bonapartistes ? Sont-ils républicains ? Pourraient-ils devenir sincèrement légitimistes ? Non. Ce sont de redoutables outils révolutionnaires, voilà tout.

Ils acclament César victorieux et le dévorent le lendemain, s'il roule à terre. Ils suivent Spartacus vengeur, puis l'égarent et le trahissent.

Ceux-là ne sont les adeptes d'aucun parti, et si l'on en parle, les vrais patriotes n'ont que faire de réclamer et de prétendre qu'on les outrage.

Au lieu de ramasser de la boue dans chaque camp et de nous la jeter mutuel-

lement au visage, à la grande joie de l'étranger, prenons donc tous résolûment le balai, sans arrière-pensée, avant l'arrivée d'Hercule; arrachons à la politique son fangeux goupillon; faisons à la Patrie le sacrifice de nos intérêts, de nos rancunes et de nos préférences; aimons par-dessus tout la France... Où mieux placer notre tendresse?

Vous tous qui intervenez dans les affaires de notre pays, à quelque parti que vous apparteniez, croyez-moi : Préoccupez-vous moins de faire des républicains, des légitimistes ou des impérialistes; faites-nous, avant tout, des honnêtes gens et des patriotes. La morale est un plus sûr levier que la politique.

Et vous, mon cher ami, ne cherchez

pas de *type* dans ce livre. Voyez-y ce que j'ai voulu y mettre : une haine profonde pour tout ce qui divise et démoralise notre pays, une tendresse sans bornes pour la grande meurtrie : la bonne, la belle, la tant douce France.

Que Dieu plus clément lui vienne en aide !

Cordialement à vous.

QUATRELLES.

DÉDICACE

Soldat auquel je dédie ce livre, jamais tu ne m'as vu, et je fus cependant ton dernier ami. Comment te nommais-tu? Dieu seul le sait à l'heure présente.

Je t'ai couché doucement, là-bas, sur les coteaux de Bry, aux bords de la Marne; j'ai veillé à ce que ton lit fût creusé profond, pour que la bêche ni la charrue ne pussent jamais t'atteindre. De deux branches brisées

par les balles, j'ai fait une croix à ton intention. Cinq fois déjà, autour d'elle, la vigne et le liseron se sont enroulés; et tu le vois, pauvre soldat sans nom, tu n'es pas oublié.

Tandis que ta mère, si la douleur ne l'a pas tuée, épelle dans le passé tous les souvenirs de ton enfance, puis s'arrête, les yeux pleins de larmes, devant une date incertaine, se demandant où tu es couché, moi qui ignore d'où tu viens, moi qui ai creusé ton lit éternel, je songe souvent à toi et me rappelle avec émotion la place où je t'ai ramassé.

Je les ai vus tomber par milliers tout autour de Paris, ces pauvres morts inconnus, héros d'un jour, d'une heure, d'une seconde, dont nul ne saura la légende, et je soutiens à ces dédaigneux qui parlent le sourire aux lèvres de leur pays vaincu, lui attribuant

tous les vices pour lui prédire tous les malheurs, qu'un peuple qui sait bien mourir est digne de vivre et ne meurt pas, quoi que l'on fasse... quoi qu'il ait fait.

Je te dédie ce livre, jeune soldat, tombé là où seuls sont allés les téméraires, et te demande en échange de parler à Dieu, que tu vois sûrement et qui t'écoute, de notre France tant éprouvée. Fais cela pour moi, qui t'ai porté humide de sang dans mes bras.

Prie-le de nous sauver par la paix, s'il le peut, mais d'enflammer nos cœurs d'une ardeur égale à la tienne, s'il faut encore combattre. Une nation vaincue est bien forte si elle se replie silencieusement sur elle-même, et, songeant au passé, prépare avec patience l'avenir. Dieu, qui regarde d'un œil distrait les peuples orgueilleux, contemple songeur et

attendri les peuples malheureux et patients. Petit zouave, parle-lui de nous.

On s'était égorgé à plaisir la veille, depuis le lever du jour jusqu'à la tombée de la nuit, tu te le rappelles? Pas à pas, de Bry à Villiers, de Villiers à Champigny, l'on avait conquis les positions que nous occupions, lorsque, le 1er décembre, nous sommes entrés trente-sept de la quatrième ambulance dans Bry abandonné.

Des deux côtés du chemin, les ruines étalaient au soleil leurs plaies béantes et calcinées. Les maisons, fléchissant sous l'obus, avaient roulé sur la chaussée. Les murs, debout par miracle, dominaient, menaçants, des amas de pierres, de toitures et de meubles, desquels émergeaient des poutres à demi brûlées, des barres de fer tordues, des

escaliers sans but. L'incendie avait liséré de noir les fenêtres, carbonisé les portes. Les murs des jardins, couverts d'insultes grossières, étaient percés de meurtrières et éventrés de loin en loin.

Faisant un dortoir de la rue, les Saxons avaient étendu sur les trottoirs une épaisse litière qui disparaissait sous les matelas, les lits de plumes et les édredons. Des meubles brisés, des livres maculés, des instruments de travail, de la vaisselle, des bouteilles vides, des vêtements en lambeaux, des tiroirs encore pleins de lettres et de souvenirs, jonchaient pêle-mêle la chaussée, amoncelés sous les fenêtres par lesquelles on les avait jetés.

Quel silence! Le pas de nos chevaux qui tinte sur la terre durcie par la gelée, le trouble seul. De temps en temps, cependant, un

bruit sourd se fait entendre : c'est une muraille qui achève de crouler au loin. Un chien, mourant de faim à l'attache, hurle au fond d'une cour. Partout les chats affamés, seuls survivants dans la ville morte, arrivent en miaulant le long du chemin.

Chez Borradori, un fumiste, nous découvrons une quinzaine de blessés. Devant la haute cheminée de campagne, dans laquelle brûle à contre-cœur un restant de volet, les uns sont étendus, les coudes dans la cendre, présentant inutilement au foyer leurs mains meurtries et gercées; d'autres, assis à terre, adossés au mur, attendent que Dieu les délivre. Dans l'alcôve, deux Prussiens sont couchés; l'un est mort, l'autre râle. Près de la porte, sur un banc, un vieux sergent fume impassible. Il crache de temps en temps le

sang qui coule goutte à goutte de son front sur ses lèvres.

Le second étage a croulé sur le premies. Des pierres, des plâtras, des éclats de boir ont crevé le plafond, roulé sur l'escalier intérieur, dont ils ont tordu la rampe et effondré les marches, entraînant dans leur courant meurtrier Français et Allemands qu'ils ont étouffés pêle-mêle.

J'ai voulu visiter ce second étage, où des blessés gisaient peut-être privés de secours. Les marches cédaient sous le pied; il fallait se faufiler entre les poutres et les pierres, puis, après bien des efforts qui vous avaient conduits dans le vide, reculer, heurtant au passage des morts qui se tenaient encore à la gorge, et chercher quelque autre issue. Je n'ai trouvé là que des corps en lambeaux.

On s'est disputé chacun des coins de

ce repaire, échangeant les coups de feu à bout portant, s'envoyant des coups de baïonnette à travers les meubles et les fonds sanglés entassés devant chaque porte, entre les pieds des tables et des chaises.

Oh ! la maison maudite ! N'ai-je pas trouvé des cadavres sur le toit? Il y en avait un qui faisait fléchir la gouttière dans laquelle il était étendu : un Saxon, celui-là.

Pour redescendre, je me suis laissé glisser sur la rampe, penchant tantôt à gauche dans le vide, tantôt à droite, au-dessus des morts que je frôlais au passage.

Ma triste besogne accomplie, j'ai continué mon chemin, interrogeant les ruines, qui ne m'offraient que des cadavres.

C'est dans le haut de la grand'rue, à droite, chez un barbier, que je t'ai trouvé,

pauvre petit zouave auquel je dédie ce livre. Tes pieds dépassaient le seuil ; de loin j'ai vu tes molletières jaunes et tes guêtres blanches. Tu étais étendu au pied du comptoir, calant la porte dont la charnière du haut était brisée et qui se penchait sur toi. Tu paraissais avoir dix-huit ans, avec ton menton imberbe et tes moustaches naissantes. J'ai éprouvé tout de suite pour toi une grande tendresse. On se sent pris comme cela sur les champs de bataille d'affections subites trop souvent stériles.

Il faut dire aussi qu'un beau et brave garçon de ton âge, que j'aimais, un zouave comme toi, était quelque part, par là, je ne savais où, combattant ou mort ; et je pensais un peu à lui, tu comprends, en me penchant sur toi.

La baïonnette qui t'avait troué la poitrine

avait, du même coup, enfoncé la porte sur laquelle tu t'étais appuyé. Le battant s'était ouvert, faisant tinter la sonnette..., triste glas, mon pauvre petit!... et tu avais roulé, couvrant de sang le panneau et la vitre. L'arme avait fait une entaille dans le bois.

Te voyant si jeune, j'ai songé à ta mère, et je me suis promis de lui envoyer quelque souvenir de toi. Mais il me fut impossible de découvrir qui tu étais. Je trouvai sur tes vêtements trois numéros différents; ils avaient appartenu à d'autres. Tu n'avais pas de livret, et l'on avait retourné tes poches.

Je t'ai soigneusement enterré, petit, en belle place. Je t'ai aussi enterré au plus profond de ma pensée, et de temps en temps je me dis : « Le pauvre enfant! personne ne sait où il repose; aucun souvenir caressant ne peut aller le retrouver; » et je pense à toi,

cher isolé, de la part de ceux que tu as aimés.

C'est pourquoi je te dédie ce livre, plein de faits de guerre, dans lequel je raconte les choses sans passion, sans colère, le cœur plein de douleur, plein d'espérance aussi.

Je te le dédie, parce que tu personnifies le courage modeste qui ne demande rien aux hommes pour prix du devoir accompli ; l'héroïsme ignoré qui plaît à Dieu.

Je te le dédie, parce que toi, qui dois, comme je le fais, haïr la guerre, ressuscité, tu serais des premiers à reprendre une arme, au besoin, pour défendre ta patrie.

Mais ta tâche est heureusement finie. Repose en paix, pauvre petit.

Paris, le 10 août 1875.

A COUPS DE FUSIL

I

Depuis plusieurs jours, M. Mauduyt avait une vraie mine de déterré.

Tous les soirs, de sept heures à sept heures et demie, il se rendait au *Soleil-Rouge*; le Soleil-Rouge est sans conteste la meilleure auberge de Bourgvillers. Il s'asseyait sous la fenêtre de la table d'hôte, sur le banc de bois, à droite de l'entrée. On avait beau rire, jaser, chanter, se disputer, aller et venir,

absorbé par ses pensées, M. Mauduyt n'entendait rien; M. Mauduyt ne voyait rien. Il demeurait ainsi, immobile, jusqu'au moment où l'attelage carillonnant de l'omnibus de la gare commençait à se faire entendre au tournant de la rue des Trois-Ormes.

Il dressait alors les oreilles, se levait tout enfiévré, faisait cent pas au-devant de la patache, revenait toujours courant, et arrivait sur le seuil en même temps qu'elle. La voiture s'engageait au pas sous la voûte, stoppait dans la cour à demi pleine de fumier et de carrioles blanches de poussière; puis, tandis que les voyageurs descendaient, M. Mauduyt allait au-devant du conducteur.

« Voilà vos journaux, mon commandant, » disait le bonhomme avant de lâcher la courroie et de mettre pied à terre.

La voiture était aussitôt cernée. Des grou-

pes avides de nouvelles assaillaient les arrivants de questions, qui toutes pouvaient se résumer ainsi :

« Que se passe-t-il à Paris ?

— Pas grand'chose encore. Ils n'en finissent pas de bavarder à leur Législatif. Ça n'est pas faute qu'on leur demande la guerre, à ce qu'il paraît.

— Ah !... Et qui ça ?

— Tout le monde... parbleu !

— Tout le monde, c'est personne.

— Le chef de train m'a assuré que les rues ne désemplissent pas de gens qui crient : Vive la guerre ! A bas la Prusse !

— Il faudra bien que l'empereur y vienne ; et ce jour-là, ce n'est pas moi qui bouderai, malgré mes soixante-huit ans, » ajoutait M. Mauduyt en brandissant ses journaux.

D'autres groupes se formaient où l'on se

disait à voix basse que les choses prenaient une mauvaise tournure, que l'on faisait faute sur faute, que le ministère perdrait la France.

En s'éloignant, M. Mauduyt dépliait ses journaux et les parcourait d'un bout à l'autre ; ce qui ne l'empêchait pas de les relire minutieusement une fois rentré.

« Eh bien? lui demandaient les bonnes gens qui l'attendaient au passage.

— Ça chauffe !... ça chauffe !... Encore un peu de patience. La guerre est inévitable maintenant. Les fusils partiraient seuls si l'on tentait de les remettre en faisceaux. »

Et chacun rentrait, le visage sombre : les uns, impatients de voir la guerre déclarée ; les autres, épouvantés de l'avenir.

Mme Mauduyt attendait son mari sur le seuil. Elle lui présentait la robe de chambre,

les pantoufles et le bonnet dès le vestibule, pour qu'il ne prît pas la peine de monter. Puis elle l'installait confortablement dans un grand fauteuil près de la fenêtre ouverte, ses journaux à portée de la main.

« Merci, Mélanie, merci, » disait le vieux commandant en suivant d'un œil reconnaissant sa vieille amie.

Ces mots, comme un signal prévu, étaient suivis de près par la question quotidienne :

« Eh bien, père, qu'y a-t-il de nouveau à Paris ?

— Je vais te dire cela depuis A jusqu'à Z, » répondait M. Mauduyt. Et il ouvrait un journal au hasard, tandis que la bonne vieille prenait son ouvrage.

II

Ainsi que nous le lui avons entendu dire dans la cour du Soleil-Rouge, au conducteur de la gondole bourgvilloise, le commandant avait soixante-huit ans; soixante-huit années qui ne lui pesaient guère sur les épaules, quelque bien remplies qu'elles eussent été.

On ne l'appelait pas commandant sans raison, non! Il commandait un détachement de tirailleurs algériens, lors de la prise du

Grand-Redan, et c'était une chaude affaire, comme chacun sait. On le crut mort pendant vingt-quatre heures, tant il avait avalé de mitraille ! Le maréchal *J'y suis J'y reste* en faisait grand cas, et l'appelait Mauduyt tout court.

Le bonhomme avait les cheveux gris, drus et taillés en brosse, la barbiche longue et fournie, les yeux vifs et le teint hâlé. Sa haute stature, la rosette d'officier qui parait sa boutonnière, la blessure qui lui raturait le visage, entaillant la joue, le nez et le sourcil, tout concourait à lui donner une allure martiale de bon aloi.

Mme Mauduyt avait été élevée à Saint-Denis. Elle avait à son actif, sur le grand-livre du paradis, soixante années d'une vie honnête, utile et patiente. Tous ceux des siens qui avaient pu manier le sabre ou le

fusil étaient morts en plein air, sur les champs de bataille, un peu partout. La guerre avait successivement dévoré son père à Iéna, ses oncles pendant la campagne de France et à Constantine, un de ses frères rue Transnonain, l'autre à la bataille d'Isly. Le second Empire s'était chargé de deux de ses fils; l'aîné était enterré au Mexique, le second en Cochinchine.

Aussi Mme Mauduyt était-elle la plus pacifique personne qui se pût voir. Ce n'est pas elle qui eût exigé des garanties complémentaires après le retrait de la candidature du prince de Hohenzollern, oh! non!... Elle eût embrassé M. Thiers le 15 juillet! Ainsi! A force de prières et de persévérance, elle avait obtenu que son troisième garçon suivît une autre carrière que celle des armes.

Anselme Mauduyt, qui avait dix-neuf ans

alors, faisait son droit à Paris. C'était un beau garçon, ardent au travail comme au plaisir, suffisamment arrosé de boules blanches aux jours des examens, pour aspirer légitimement à quelque belle place sur l'espalier judiciaire. Le hasard l'avait mis en rapport, lors de son arrivée à Paris, avec quelques gros bonnets du radicalisme. Son isolement le leur avait livré à merci.

L'Empire avait vécu ce que vivent les gouvernements de longue haleine. La France commençait à sentir le renfermé; il était temps de casser des vitres. Les nouveau-nés de 48 avaient atteint l'âge d'effervescence. Plantés en république, ils aspiraient à s'épanouir sous le soleil républicain; de même que les poupons de 1830, semés en pleine royauté, avaient, leurs vingt ans venus, bâti un trône.

Ces tendances démocratiques ne plaisaient guère au commandant Mauduyt, comme bien vous pensez. Pareil à l'aigle qui verrait s'élancer du nid conjugal un jeune vautour, il regardait avec stupeur ce rejeton excentrique essayer ses ailes dans les altitudes révolutionnaires. Toujours, lorsqu'il parlait de son fils, une pointe de raillerie se mêlait à ses paroles.

« Eh bien, *M. de Robespierre* t'a-t-il donné de ses nouvelles? Il met sans doute la dernière main à quelque guillotine de son invention; c'est ce qui l'aura empêché de nous écrire.

— C'est huissier qu'il veut être ton garçon? » demandait-il de temps en temps.

Un jour que Mme Mauduyt se façonnait une robe :

« C'est pour mademoiselle ton fils que tu

travailles là? demanda-t-il. Et comme la bonne dame répondait patiemment que c'était une robe de mérinos qu'elle retournait pour son usage, il ajouta :

— C'est tout de même humiliant d'avoir un garçonqui porte des jupes. »

Aussi, lorsque le nom d'Anselme venait sur le tapis, la pauvre mère se tenait sur la défensive. Elle l'aimait tant, le cher survivant! Ne lui avait-elle pas donné une seconde fois la vie, le jour où elle avait obtenu qu'il ne fût pas soldat? Les mères ont comme cela un redoublement de tendresse à chaque preuve nouvelle de dévouement qu'elles donnent à leurs enfants, comme si elles étaient leurs obligées.

III

Enfoncé dans son grand fauteuil, devant la fenêtre ouverte, les genoux couverts de journaux, qu'il jetait autour de lui après les avoir lus, et que sa femme repliait soigneusement au fur et à mesure, le commandant Mauduyt, chef du parti belliqueux de Bourgvillers, ne tardait pas à être entouré de voisins non moins anxieux que lui de savoir ce que le gouvernement allait décider. Il communiquait ses enthousiasmes, ses colères,

ses désappointements à ses vingt ou trente auditeurs.

« Le prince de Hohen... Hohen...zol... lern... » — En ont-ils des noms dans ces pays-là!... « Le prince, » comme je viens de vous dire, « a exigé de son fils qu'il renonçât « au trône d'Espagne. Le roi de Prusse n'a « voulu donner aucune garantie pour l'ave- « nir. » — Et ils croient que nous nous contenterons de cela!... Ah bien oui! — « L'em- « pereur, qui retournait à Saint-Cloud, a « été entouré sur la place de la Concorde par « la foule désappointée qui abandonnait les « abords du Corps législatif. Il a été accueilli « par des cris nombreux de : A bas la « Prusse! » — A la bonne heure! — « Le 14, « les étudiants en médecine, bannière en tête, « ont fait une manifestation belliqueuse. » — Les braves enfants! — « Une colonne de

« plus de vingt mille hommes a parcouru
« les principaux quartiers de Paris aux cris
« de : Vive la guerre! Arrivée rue de Lille,
« devant l'ambassade de Prusse, la foule a
« voulu en enfoncer les portes. Un monsieur
« âgé intervint : — C'est au Rhin, mes enfants,
« qu'il faut aller! — Oui, au Rhin!... Ce cri
« est répété par plusieurs milliers de voix.
« On se met en route pour Saint-Cloud et
« l'on se disperse place de la Concorde. »

— Bravo! voilà une manifestation vraiment patriotique. Elle mettra les Allemands dans la nécessité de nous demander une réparation, si l'on a la faiblesse d'accepter des accommodements.

« — L'Angleterre a offert son intervention
« pour la convocation d'un congrès. Le mi-
« nistre a répondu qu'en présence de la sur-
« excitation que soulève la question prus-

« sienne, il se voit obligé de décliner l'in-
« tervention amicale de l'Angleterre. »

— Un congrès! Encore des bavardages! Comme si les fusils n'avaient pas la langue mieux pendue que les diplomates!

— Voilà un journal qui leur rive bien leur clou, aux « doux ». Ecoutez ça ; —
« L'horreur des violences, l'amour du genre
« humain, la tendresse du frère français
« pour le frère prussien, n'existent plus sous
« la blouse ni sous l'habit. Vous ne les trou-
« verez que sous la Carmagnole. »

— Attrape ça, monsieur Thiers!

— Il met du temps pour se décider, l'empereur. Ce n'est pas son oncle qui aurait été si patient.

— Et vous verrez que plus tard, quand nous entrerons à Berlin, on dira sur tous les tons que c'est lui seul qui a voulu la guerre.

— Et si nous sommes battus? demanda Mme Mauduyt.

— On le dira aussi... seulement ce ne seront pas les mêmes qui le diront. »

Cela est vrai pourtant qu'entre le 2 juillet 1870, jour où Émile Ollivier affirmait que jamais le ciel politique n'avait resplendi d'un plus bel azur, en passant par le jour où la candidature du prince de Hohenzollern surgit dans ce ciel bleu à l'état de canard contesté, et le 15 du même mois où la guerre fut décidée, il y a eu place pour de l'impatience!

IV

Le 16, le commandant rentra chez lui épanoui, radieux, essoufflé, suant la joie par tous les pores.

« Vivat !... je vous apporte de bonnes nouvelles !

— Assieds-toi, père, tu n'en peux plus, dit Mme Mauduyt en roulant près de la fenêtre le fauteuil de son mari.

— M'asseoir ! ah bien oui ! J'ai plutôt envie de danser !

— On a pu éviter la guerre ? demanda avec anxiété la pauvre femme, qui songeait à son enfant.

— Elle est déclarée, au contraire.

— Et c'est cela qui te rend si heureux ? Ah ! les pauvres mères ! que vont-elles devenir ?

— Il y a eu des guerres de tout temps, et les mères d'autrefois armaient elles-mêmes leurs enfants, quand on allait se battre. »

La foule, qui avait eu vent de la nouvelle, s'amassait, plus compacte qu'à l'ordinaire, sous les fenêtres du commandant. Il monta sur son fauteuil pour la mieux dominer.

« Mes amis, on nous apporte la meilleure des nouvelles : la guerre est déclarée. »

Il y eut dans l'auditoire un premier moment de stupeur. Bourgvillers est une petite

ville de deux mille âmes, ouverte à tout venant, située à 60 kilomètres de la frontière allemande.

« Je vais vous lire la déclaration faite au Sénat ce matin par le ministre des affaires étrangères. J'aurais voulu quelque chose de plus crâne, comme qui dirait : « Nous avons reçu votre lettre du 14 courant. « Nous avons chargé huit cent mille hommes « de vous porter notre réponse. » Mais on ne peut pas demander à des bureaucrates de répondre comme des soldats. Telle qu'elle est, voilà la chose. »

Le commandant lut la déclaration du duc de Gramont et les quelques paroles prononcées par M. Rouher en levant la séance.

Puis il continua :

« A la sortie des ministres et des séna-

« teurs, une foule énorme, que contenaient
« avec peine de nombreux sergents de ville,
« crie d'une seule et unanime voix : — Vive
« la France ! vive l'empereur ! vive l'armée !
« A bas la Prusse ! — La rue de Tournon
« est littéralement noire de monde. L'enthou-
« siasme n'a plus de bornes. Jamais une
« guerre n'aura été plus populaire. »

Pendant plus d'une heure, le commandant alla de groupe en groupe, sur les trottoirs et la chaussée, intimidant les récalcitrants, réchauffant les tièdes, exaltant les ardents. Il fut décidé que l'on organiserait sans perdre une seconde un corps de francs-tireurs dont il aurait le commandement. Rendez-vous fut pris pour le lendemain.

Et tandis que dans les rues de Paris roulait le flot des braillards, dans les logis, les

mères embrassaient leurs enfants avec plus de tendresse ; les hommes graves, qui trouvaient la guerre mal engagée, avaient de sinistres pressentiments.

V

Le commandant déploya une activité sans égale. Au bout de six jours, la ville était sur les dents ; le maire demandait grâce. Mais il n'entendait pas de cette oreille-là, le commandant ! il fallait que chacun accomplît triple besogne, pour le moins. Bien que le diable d'homme n'eût encore aucun mandat officiel, il faisait déjà marcher tout le monde ; et tambour battant ! Recrutement, équipement, armement, pratique des armes, que

sais-je ! il suffit à tout et mena tout à bien. Il fallait le voir, se multipliant à l'infini, aider les incapables, éclairer les inexpérimentés, remplacer les absents, comme s'il eût été, à lui seul, toute une intendance. Il rajeunit d'une année par jour jusqu'à l'affaire de Sarrebrück. Lorsqu'on lui apprit que nos troupes avaient franchi la frontière et campé sur la rive gauche de la Sarre, il n'avait plus que cinquante ans.

Et pendant ce temps Mme Mauduyt préparait de la charpie, des bandes et des compresses. Bien des larmes roulèrent sur les blancs flocons qui tombaient de ses doigts.

Tant que dura ce travail, son imagination en deuil lui fit voir ses deux enfants râlant abandonnés. L'aîné, un beau vaillant de vingt-quatre ans, se débattait dans les ron-

ces, se roulait dans la poussière brûlante, là-bas, du côté de Quérétaro, sous l'œil impatient des vautours. L'autre, un beau rêveur aux yeux bleus frangés de noir, grelottait sanglant dans quelque rizière de l'extrême Asie, sur la terre détrempée par d'incessantes pluies, appelant sa mère, indigné que son cri ne traversât pas l'espace et ne lui valût pas de secours. Ses doigts crispés égratignaient la boue...

Puis la pauvre vieille voyait son dernier né, le préservé, pris à son tour par la guerre, la poitrine déchiquetée à coups de baïonnette, foulé aux pieds des chevaux, enfouie dans l'ornière creusée par le canon pesant qui l'a broyé.

On vieillit vite avec de telles pensées. Aussi, la bonne dame se voûtait à mesure que son mari retrouvait ses forces et ses allures du jeune temps.

Elle écrivait tous les jours à son Anselme, partagée entre la crainte de le voir rester là-bas, dans ce Paris fiévreux, déjà pris de frissons révolutionnaires, et la peur de le voir venir auprès de son père, qui l'armerait sûrement et l'enverrait au feu.

« Paris, se disait-elle, est plus loin de la frontière ; il y est pour quelque temps en sûreté. Oui... mais il y est seul, et s'il attrapait un mauvais coup dans ces bagarres, qui lui viendrait en aide ? Il serait décidément mieux ici. Ici ?... Oh ! non. Son père me le prendrait comme il m'a pris les autres, et pour en faire quoi ? je vous le demande : des débris informes écrasés sans confession. Il faut qu'il reste loin de nous. Hélas ! comme c'est triste à dire, qu'il est plus en sûreté loin de sa mère ! Si j'allais à Paris ?... Oui, j'irai. Son père trouvera cela

tout naturel ; l'enfant est si jeune encore ! Tout naturel !... Où ai-je la tête ? Est-ce que c'est possible ? Abandonner mon pauvre vieux ! Au bout du compte, il fait son devoir, le cher homme, et c'est moi qui suis lâche. Cette guerre-là finira mal, je le sens. Je dois rester auprès de lui. Et puis enfin, il faut bien un peu compter sur Dieu... et je suis en avance avec les cimetières. »

Le 17, M. Mauduyt avait dit à sa femme :

« Eh bien, ma bonne, as-tu des nouvelles du petit ? Qu'est-ce qu'il pense de tout cela ? Il va venir nous embrasser, je suppose ?

— Il m'a écrit, en effet, ce matin. Il se porte à merveille... Quand je dis : à merveille, c'est une manière de parler. Son genou... tu sais ?... son genou...

— Eh bien?

— La douleur l'a encore repris.

— Quelle douleur ? Tu ne m'as jamais parlé de cette douleur.

— Ce n'est pas grave ; seulement le pauvre garçon marche difficilement. Il quitte à peine la chambre. C'est toujours long les douleurs dans les jointures. »

La bonne femme était rouge et tout essoufflée de mentir. Pour qu'elle en eût trouvé la force, il fallait que son fils fût en cause. Elle s'était dit que, dût-elle payer sa faute de mille ans de purgatoire, elle ne devait pas hésiter à la commettre, puisque le salut de son fils en dépendait.

« Tu lui écriras de venir le plus tôt possible. Une course en fiacre, cinq heures de chemin de fer et vingt minutes d'omnibus, ça n'est pas une affaire. Il en verra bien d'autres! »

La pauvre mère eut un frisson.

« Il sera plus rondement soigné ici. Et puis, j'ai à causer avec lui. On ne sait ni qui vit, ni qui meurt. Je veux le voir, ce petiot, je veux l'embrasser. Tu n'as donc pas envie de l'embrasser, toi ?

— Oh ! si, père ! bien envie... J'avais même pensé...

— Quoi donc ?

— Que je pourrais peut-être... Mais non, cela est impossible.

— Parle.

— Que je pourrais aller le chercher. Une mère, en deux jours, cela fait plus pour guérir son enfant que tous les indifférents du monde.

— Bien... va... et ramène-le vite. »

Quand elle vit avec quelle facilité son mari tombait dans le piége, elle eut honte.

La pensée de retenir son enfant à Paris lui avait paru toute simple. Elle s'était dit : « Anselme ne voudra pas mentir ; moi, je trouverai ce courage. J'écrirai au père... je ne sais quoi, et nous gagnerons du temps. » Au moment d'agir, les choses lui apparurent sous un tout autre jour. « Cela ne portera pas bonheur au petit que je l'enveloppe de mensonges. Mentir, c'est se défier de la bonté de Dieu. Je n'irai pas là-bas. »

« J'avais pensé à cela, d'abord, reprit-elle, mais j'y ai renoncé. Je ne veux pas aller à Paris.

— Tu as tort.

— J'ai trop à faire ici. Et puis, je ne veux pas te laisser.

— Ne dirait-on pas que je suis un moutard ? Marianne se chargera du nécessaire ; il me faut si peu de choses. Je n'entends

pas me dorloter lorsque tant de pauvres gens se font mutiler là-bas. Va, ma bonne, va me chercher le petit. J'ai hâte de choisir avec lui son régiment.

— Un régiment?... pour Anselme?

— Certainement. Volontaire, il peut faire son choix; cela vaut bien qu'on y songe. Je n'ai jamais eu grand goût pour la cavalerie; sans quoi je l'enverrais à mon vieil ami Rougaroux. Il le prendrait dans son escadron et vous le lancerait rondement, celui-là!

— Mais, père, tu n'y penses pas. Anselme est un enfant. Il n'a pas l'âge...

— Il s'en faut de six semaines. Ne voilà-t-il pas une affaire? On n'y fera pas attention, tu peux en être sûre. Écris-lui, si tu ne veux pas aller à Paris, mais qu'il vienne... et le plus tôt possible. »

Mme Mauduyt se leva, chancelante et glacée, tourna le dos à son mari pour qu'il ne vît pas à quel point elle était pâle, et sortit le plus vite qu'elle put.

Une fois enfermée dans sa chambre, elle tomba sur une chaise près de l'alcôve, et étouffa ses sanglots dans l'oreiller.

VI

Pendant une dizaine de jours, les choses se passèrent assez bien; le commandant était absorbé par les travaux sans nombre qu'il accomplissait. Des troupes traversaient à chaque instant le pays, se rendant à la frontière. Il fallait les loger, les nourrir, presque toujours à l'improviste. Il y avait les francs-tireurs à embrigader, à équiper, à instruire... que sais-je? Et puis sa femme lui donnait des nouvelles d'Anselme, impro-

visant des rechutes, des incidents ingénieux, qui toujours retardaient le départ de l'enfant.

La vérité était que Mme Mauduyt écrivait chaque matin à son garçon qu'il eût à rester à Paris jusqu'à nouvel ordre; qu'il ferait bien de lui adresser ses lettres, parce que son père était accablé de besogne ; que cela reviendrait d'ailleurs au même, « puisqu'elle transmettait au père tout ce qu'elle apprenait d'intéressant. »

La vérité était qu'Anselme, plus que jamais affilié aux comités révolutionnaires, s'était jeté à corps perdu dans les manifestations qui *tâtaient* l'Empire. Il avait crié Vive la paix ! sur la place Saint-Georges, fait le coup de poing au café Riche, échangé des coups de canne au café de Madrid, sifflé les troupes en tenue de campagne qui se rendaient aux gares.

Aussi fut-il fort étonné de recevoir une lettre de son père, dans laquelle le brave commandant lui disait :

« J'ai absolument besoin de te voir. Voilà quinze jours que je te tends inutilement les bras, et cela commence à me fatiguer. Un bobo au genou ne peut pas t'empêcher de partir. Fais-toi porter s'il le faut, mais arrive. L'École de droit est fermée. Nous avons d'ailleurs bien d'autres chiens à fouetter ensemble avant ton départ. »

M[me] Mauduyt, prévenue à temps, s'empressa d'écrire à son garçon pour lui révéler sa supercherie et le supplier de ne pas la contredire.

Le premier mouvement d'Anselme fut d'écrire à son père toute la vérité; le second fut infiniment moins *crâne*. La crainte de contrarier sa mère, de lui désobéir, de la

mettre dans l'embarras, tempéra ce bel élan de franchise et lui fournit, fort à propos, une clause de capitulation de conscience des plus honorables. Il accepta le mal de genou qui lui arrivait de province, et sut si bien s'en servir que, le 2 août, jour de l'entrée de nos troupes à Sarrebrük, il était encore béatement étendu dans l'ambulance de fantaisie où l'avait couché sa petite maman.

Mais le 4, lorsque le commandant apprit la révolte du 6e bataillon des mobiles au camp de Châlons, son exaspération fut extrême.

« Je ne veux pas que mon fils fasse ses premières armes à pareille école. Il a un mois pour choisir son corps ; j'entends qu'il en profite et fasse sérieusement la campagne. S'il n'est pas ici demain soir, ma bonne, vrai comme je vous vénère, c'est moi qui vais le

chercher à Paris, et je le ramène par les oreilles, s'il le faut. Tous ces retards ne sont pas naturels, et je pressens des choses vilaines là-dessous. Je vais lui envoyer une dépêche salée à ton garçon. Il n'est que quatre heures, écris-lui. »

Mme Mauduyt comprit qu'il n'y avait plus ni résistance, ni ruse possibles, et, les yeux pleins de larmes, elle écrivit à son Anselme qu'il eût à revenir sur-le-champ.

VII.

Donc, la dépêche de M. Mauduyt arriva le 5 à Paris, en même temps que la nouvelle du combat de Wissembourg : douloureuse défaite, qui inaugura cette série de surprises dans lesquelles des chefs braves jusqu'à l'imprudence, des soldats courageux et imprévoyants jusqu'à la folie, se sont fait massacrer en détail ; actions meurtrières où le combat, commencé la cuiller à la main, finissait, en dépit de mille prodiges, la

baïonnette dans le ventre. Dieu sait où cet héroïsme employé à bien mourir nous eût conduits, si l'on en avait été plus ménager.

Chaque lambeau de la chair du soldat est un lambeau vivant de la patrie. Le meilleur combattant n'est pas celui qui se fait le plus facilement tuer, mais celui qui, ménager de sa peau, habile à la défendre, fait ample moisson d'existences ennemies. Nous avons de tout temps fait à la mort trop de coquetteries.

Gaspiller la vie est une tradition française. Ce que la guerre épargne, la révolution le dévore. Nous jetons notre sang par la fenêtre comme s'il nous appartenait, oubliant trop facilement que nous en devons bon compte à la patrie.

Je ne puis pas m'empêcher de flétrir ces coquetteries de champ de bataille, ineptes,

féroces et sacriléges, qui nous ont valu tant de défaites, et ont coûté la vie à tant de martyrs.

Depuis le roi Jean, qui refuse d'écouter, près de Poitiers, les paroles de paix que lui envoie le prince de Galles, par l'entremise du cardinal de Périgord ; qui dédaigne l'offre que l'Anglais lui adresse, de rendre ses prisonniers, de payer les dommages faits par ses troupes, et de suspendre toute hostilité pendant sept ans... « parce qu'il est « honteux de vaincre sans combattre ; » depuis le roi Jean, qui attaque avec quatre-vingt mille hommes huit mille Anglais acculés dans les vignes de Maupertuis, et nous lègue, pour prix de ses fanfaronnades, le souvenir d'un des plus grands désastres que contiennent nos annales ; depuis le roi Jean, qui se rend avec son fils, couvert de

blessures, entouré de six mille cadavres français, parmi lesquels gisent le duc de Bourbon et le maréchal de Clermont, tandis que les ducs d'Orléans et de Normandie fuient l'épée au fourreau...

Depuis le roi Jean jusqu'à... jusqu'à messieurs les officiers des gardes françaises, à Fontenoi, que l'on traite en héros, et qui ne sont en réalité que des bouchers épiques.

Vous vous rappelez sûrement cet éternel sujet de narration française :

L'affaire s'engage mal pour l'ennemi. Ses trois premières attaques sont repoussées ; il faut qu'il tente un coup d'audace. Le duc de Cumberland dirige les efforts de toute son armée sur le centre des Français. Décidés à faire une trouée, Anglais, Hanovriens, Hollandais et Autrichiens passent le ravin de Fontenoi sous le feu des redoutes

et du village. Le moment est décisif.

Le premier régiment que rencontre cette avalanche est celui des gardes françaises.

Les officiers anglais s'arrêtent à cinquante pas et saluent. Le duc de Biron, le comte de Chabannes s'avançent à leur tour, et voilà tous les chapeaux bas.

Milord Ch. Hay, capitaine aux gardes anglaises, crie :

« Tirez, messieurs les gardes françaises ! »

Le comte d'Auteroche répond :

« Nous ne tirons jamais les premiers, messieurs ; tirez vous-mêmes ! »

Les Anglais terminent l'entretien par un feu de peloton ; dix-neuf officiers des gardes tombent sous cette première décharge.

Et combien de soldats roulent à leurs côtés, victimes de cette funèbre galanterie ? On ne nous le dit pas.

« Nous ne tirons jamais les premiers !... »

Hélas ! monsieur le comte d'Auteroche, on vous a trop souvent donné raison. Que de fois notre témérité, notre insouciance nous ont livrés à l'ennemi ! En effet, nous tirons rarement les premiers. Et c'est bien là qu'est notre tort.

Comme je vous aurais fait passer devant un conseil de guerre, milord Ch. Hay, si j'avais été le duc de Cumberland ! Comme vous y auriez passé de même, monsieur le comte d'Auteroche, si j'avais été le maréchal de Saxe !

Non... mais je trouve cela merveilleux que l'on s'avance, le chapeau à la main, et se dise mutuellement :

« Prenez donc la peine de tuer mes soldats, messieurs les Français.

— Point !... monsieur. Nous avons l'ha-

bitude de sacrifier les nôtres. Faites donc, je vous prie, ou vous nous désobligerez. »

Et l'on prétend que cela est héroïque ? Je trouve cela monstrueux.

Qu'est-ce que cela me fait que l'on vous ait tués à la tête de vos troupes, que vous soyez morts avec vos victimes. Il eût mieux valu surprendre l'ennemi, tirer les premiers, ne vous déplaise, mettre l'Anglais en déroute à peu de frais, ménager vos hommes, vous bien défendre, et vivre au profit de la France.

Ces gaspillages de sang sont criminels ; c'est l'hystérie de l'héroïsme.

Les officiers sont des tuteurs de guerre, responsables, devant Dieu et devant la patrie, des existences qui leur sont confiées.

Les soldats sont des pupilles soumis, dont les chefs administrent le sang comme une

fortune. Et c'est un trésor, en effet, que ces flots de sang jeune et vermeil ; un trésor qui appartient au pays, et dont l'homme n'est que l'usufruitier.

Il importe donc de bien administrer ces existences précieuses, de ne les sacrifier qu'à bon escient, de garder le camp avec non moins de vigilance que le tuteur en met à garder l'héritage qui lui a été confié.

Napoléon I[er] l'avait bien compris lorsqu'il donnait aux cadets de l'armée le nom de *pupilles* de la garde.

Les temps ont bien changé, et les institutions nouvelles ont fait de l'armée une grande famille de passage, gardienne des saines traditions.

Les dieux ont eu d'abord le monopole dé l'héroïsme. Il fallait descendre du ciel pour se draper convenablement dans une peau de

lion, et brandir la massue. Quant au courage, qui en parlait? La lâcheté n'était pas née encore. N'est-elle pas fille du progrès et de la civilisation ? Ne pouvant plus suffire à la besogne, tant les humains devenaient friands de légendes, l'Olympe s'est adjoint des demi-dieux : une variété de sous-lieutenants célestes. Puis les hommes, de simples hommes, se sont mêlés d'accomplir des prodiges. La Bible, à son tour, a opposé Samson à Hercule. La place n'était plus tenable; le jeu ne valait plus l'encens ; l'Olympe a déguerpi.

La valeur est devenue depuis l'apanage des unités glorieuses : étoiles errantes précédées d'ombre, suivies de lumière. Certaines castes l'ont accaparée ensuite, dont les soldats, comparses alléchés par le pillage, n'avaient pas part aux ovations.

Les choses ont encore changé, et voilà que l'héroïsme, né dans l'Olympe, est tombé dans le domaine public.

L'unité a disparu, les castes l'ont suivie, entraînées par les flots toujours grossissants de la démocratie. Les prodiges qui eussent été chantés d'âge en âge, au temps des individualités absorbantes, vivent un jour à peine, enfouis dans un journal quotidien. La légende est devenue « fait divers, » la chanson de geste est devenue « tartine... » L'antiquité a eu ses colonnes d'Hercule; nous avons les colonnes du *Times* et du *Figaro*.

Si nous voyons l'armée plus que jamais unie, fraternellement groupée autour du drapeau en deuil, nul ne s'est encore affranchi de cette insouciance en présence du danger, plus dangereuse que le danger lui-même, de ce dédain de l'ennemi qui fait de nous une

facile proie. Chacun, mesurant l'intensité du péril qui peut le surprendre à l'importance de l'effort et du sacrifice qu'il est disposé à accomplir, se fie à la fortune, et lui laisse tout le soin de le protéger. C'est faire à l'ennemi la part vraiment trop belle. La fortune n'est jamais qu'une collaboratrice. Paresseuse, capricieuse à l'excès, elle n'entend pas accomplir seule toute la besogne.

Soldat, garde-toi!

Ne confonds pas l'imprudence et la bravoure, l'incurie et la témérité. Donne ta vie sans hésiter, si elle est utile, mais ne te laisse pas surprendre bêtement. L'ennemi rirait près de ton cadavre. Et puis tu n'as pas le droit de disposer de toi-même. Ton cœur, ton sang, ton intelligence, tes muscles, tout ce qui est toi est au pays.

Sois prêt à mourir comme les héros des

Thermopyles, comme ceux de Waterloo et de Reichshoffen; mais ouvre l'œil et garde-toi, soldat, pour atténuer de pareils sacrifices, pour les imiter s'il le faut, pour les venger si tu le peux.

VIII

Reçue au moment d'une victoire, la dépêche de M. Mauduyt n'eût pas décidé Anselme à se mettre en route. Conséquent avec ses convictions, il appréciait que le triomphe des armées impériales eût mieux valu pour leur chef qu'un nouveau plébiscite; dans ce cas, son poste de combat eût été Paris.

Révolutionnairement parlant, les choses

s'engageaient donc pour le mieux; Anselme pouvait s'éloigner sans crainte. De quelque côté que vienne l'orage, la plus légère pluie de sang fait sortir de terre des légions prêtes pour la curée.

La lettre de Mme Mauduyt arriva le lendemain, 6 août. Ce jour-là fut peut-être, pour Paris, le plus douloureux de cette première période. Impatient de recevoir quelque nouvelle consolante, au lendemain de notre défaite, chacun accueillit la dépêche mensongère qu'un misérable, demeuré impuni, afficha audacieusement sur un des piliers de la Bourse. Nous avions fait vingt-cinq mille prisonniers, pris quarante canons, capturé le prince royal de Prusse... A quoi bon raviver ce souvenir écœurant? Tout le monde se rappelle cette joie folle d'une heure, que suivirent une déception, une rage, une effer-

vescence impossibles à contenir.

Ce jour maudit qui succédait à Wissembourg était le digne précurseur de Frœschwiller.

A deux heures, Anselme se demandait encore s'il partirait ; à trois heures moins un quart, la désillusion officiellement venue, il résolut de se mettre en route.

Les amis qui le conduisirent à la gare lui répétèrent tous :

« Ne faiblis pas, au moins, là-bas ! On va t'atteler à un tas de rengaines et te pousser dans les ornières du bon vieux temps. Regarde l'avenir, mon cadet, et défie-toi des idées toutes faites sur lesquelles l'univers s'appuie depuis des siècles, comme sur des béquilles pourries. Pas de concessions ! Si le vieux monde est ce que l'on prétend, si nous nous trompons, il a l'éternité pour

se remettre de la secousse; si sa fin est prochaine, faisons en sorte d'avoir la dernière manche. »

Anselme fit serment sur serment et se mit en chemin, bien décidé à résister au despotisme paternel : « Un père n'étant après tout qu'une passerelle, que franchit l'être préparé par la nature inconsciente pour se rendre du néant relatif dans la vie active, en attendant le néant absolu. »

Je ne voudrais pas que vous vous méprisiez sur les sentiments de notre jeune étudiant. Il aimait son père autant que les idées modernes le permettent.

Il se serait assurément fait hacher pour lui dans une bagarre; quant à du respect, quant à de l'obéissance, à de la condescendance même, il ne fallait pas lui en demander trop. Allez donc courber le front devant un

personnage qui vous a mis au monde, à la vérité, qui vous a élevé, c'est vrai, mais auquel le rationalisme inflige tous les devoirs, lorsqu'il vous attribue tous les droits! Quant à du courage, Anselme n'en manquait pas, loin de là; s'il refusait le combat, ce n'était certes pas que la poudre lui fît peur.

A mesure qu'il s'éloignait de Paris, à mesure qu'il approchait du berceau, bien des doutes s'élevaient dans son esprit sur l'excellence des principes qu'on lui avait enseignés. C'est que là, on a beau dire et beau faire, la parole est à Dieu. Comme ces pariétaires qui ne prospèrent que sur les murs des villes, la philosophie moderne en pleins bois, en pleins champs, ne sait où planter ses racines.

Il se sentait ému en descendant à la station

voisine du pays de naissance. Ce qu'il vit à Bourgvillers, en l'impressionnant douloureusement, réveilla la plupart de ses sentiments assoupis.

IX

Il était près de dix heures.

La nouvelle heureuse, celle qu'avait emportée le train de deux heures, avait mis en ébullition toutes les cervelles. Les belliqueux et les pacifiques s'étaient réconciliés pour célébrer une victoire qui devait à la fois mettre fin à la guerre et consacrer sans conteste la suprématie de la France.

Bourgvillers illuminait.

Tout dormait à pareille heure en temps

ordinaire dans la petite ville ; mais, ce soir-là, chaque maison projetait sa part de clarté sur la chaussée. Partout retentissaient des chants et des éclats de rire. La foule allait et venait, bruyante, expansive, prompte aux caresses. Dans les cafés encombrés, l'animation était si grande, qu'il y avait autant de gens sur les tables que... dessous. Toute fenêtre avait sa lanterne ou son lumignon derrière la vitre. La mairie avait accaparé les lampions ; c'était son droit. En un tour de main, les trois épiceries avaient été dévalisées. Les moins favorisés se dédommageaient en allumant devant leur porte des feux de joie autour desquels on dansait. Et les mains rençontraient les mains, et les lèvres appelaient les lèvres. Des gens réputés irréconciliables se jetaient dans les bras les uns des autres, en criant : Vive...n'importe quoi !

Anselme traversa la ville la tête basse. Il lui semblait que de la frontière ces feux maudits devaient s'apercevoir, que ces clameurs devaient s'entendre. Plusieurs fois, il repoussa brutalement des enfants qui, sur la chaussée, allumaient des pétards. Le vent, tout autour de lui, promenait des bruits railleurs. Le rire insultant de l'Allemagne entière bruissait dans ses oreilles.

Sa douleur redoubla quand il eut vu la maison de son père. Le commandant, qui n'avait jamais douté du succès de la campagne, s'était procuré de longue main tous les attributs de triomphe. Un trophée de drapeaux couronnait la porte d'entrée, tandis que devant la fenêtre basse du rez-de-chaussée se balançaient des lanternes rouges, blanches et bleues.

A travers les vitres, Anselme vit son père

debout devant la table ronde, entouré d'amis au visage épanoui. Ils avaient tous le verre en main et buvaient à cette victoire mensongère, plus humiliante qu'une défaite. Sa mère allait et venait, souriante, empressée, remplaçant au fur et à mesure les flacons vides, encombrant la table de mille riens dont elle faisait les honneurs avec des larmes de joie dans les yeux.

A la pensée des douleurs poignantes qui allaient entrer avec lui dans cette maison, une sueur froide lui mouilla les tempes, et il dut appuyer ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements. Il regarda un instant encore ces êtres chéris, ces braves gens qu'exaltait un sentiment patriotique, puis il s'approcha de la croisée, arracha les lanternes, et, les ayant jetées à terre, les foula aux pieds.

Tout le monde se retourna dans la salle. Le commandant stupéfait s'élança vers la porte.

« Quel est le gredin qui se permet de toucher à mes lanternes ! dit-il en faisant irruption sur le seuil.

— Celui que vous appelez ainsi, c'est moi, votre fils, qui veut abréger notre honte. »

M. Mauduyt avait été suivi de près par ses hôtes. Ceux-ci se jetèrent sur Anselme, qui ne leur opposa aucune résistance.

« Laissez !... dit le commandant affreusement pâle, laissez-le. C'est mon garçon. »

Mme Mauduyt, qui avait ouvert la fenêtre, se trouva presque aussitôt, on ne sait comment, dans les bras de son enfant. Elle le tenait enfin, là, sur son cœur, son Anselme ! Ses yeux le voyaient, ses mains le caressaient.

« Parle, disait-elle, parle, que je t'entende,

Dis-moi un mot, n'importe lequel, afin que je reconnaisse ta voix. Entre, entre vite. Tu dois être las. Tu n'as pas dîné, bien sûr. Mais ton couvert est préparé; nous t'attendions avec nos amis pour te faire fête. Tu vas t'asseoir entre ton père et moi, à la place où tu te mettais quand tu étais petit, tu sais? et tu nous conteras les détails de cette victoire qui va mettre fin à la guerre. »

Anselme lui mit doucement la main sur les lèvres.

« Ne parle pas de cela, je t'en prie! »

Et il l'embrassa sur le front pour éviter son regard surpris.

On était entré dans la salle à manger. Il fallait voir comme l'on entourait le Parisien! Il arrivait du pays des nouvelles; il savait mille choses dont on n'avait pas encore entendu parler à Bourgvillers. On le dévorait

des yeux. Le commandant, qui pressentait quelque catastrophe, n'osait pas l'interroger.

« Mais laissez-le donc s'asseoir, ce petit, disait Mme Mauduyt en installant Anselme devant la table; vous le questionnerez tout à l'heure. Mets-toi là, mon chéri. Il a maigri un peu, tout de même. Tu vas te refaire ici, va! N'aie pas peur. Tu sais, c'est le vin que tu préfères que j'ai mis là. Par quoi veux-tu commencer?

— Merci, mère. Je n'ai pas faim.

— Comment, tu ne veux rien prendre?

— Non, rien.

— Tu vas nous expliquer alors, reprit le commandant, la singulière entrée que tu as faite ici.

— Ne me pressez pas de parler. Je n'ai que des choses navrantes à vous apprendre.

— Des choses navrantes?... Que s'est-il donc passé? Parle! »

Et comme Anselme hésitait :

« L'empereur est mort?...

— Ah! bien oui!

— Paris s'est soulevé... C'est cela. Ces chiens de Parisiens nous déshonorent, pendant que l'armée se couvre de gloire.

— Paris ne s'est pas encore soulevé, mais bientôt il se soulèvera. Les choses ne peuvent pas durer longtemps comme cela.

— Qu'est-ce que tu veux dire? Allons, parle! »

Et Mme Mauduyt, paralysée par la stupeur, fixait sur son enfant des regards effrayants.

« Je veux dire ce qui est : nous avons été battus; et vous illuminez en même temps que l'Allemagne, pour fêter une victoire des Prussiens. »

Le cri que firent entendre les malheureux réunis autour d'Anselme ne peut se rendre.

« C'est faux !... Je connais tes idées, à toi, et tu mens par haine de l'Empire.

— Vous ne voyez donc pas que j'ai des larmes plein les yeux ! Ne m'insultez pas, mon père, vous le regretteriez. Oui, les nouvelles sont mauvaises.

— Cette dépêche ?...

— Est un mensonge. Un infâme l'a affichée à la Bourse, dans un but de spéculation. Deux heures après, elle était démentie. L'ennemi fait sa trouée, il déborde, menaçant, sur plusieurs points de la frontière, et nulle part nous ne sommes prêts à le recevoir. Voilà pourquoi je suis entré chez vous comme je l'ai fait ; voilà pourquoi je maudis ceux qui ont déchaîné sur nous tous les malheurs qui, déjà, commencent à nous assaillir. »

Le commandant, foudroyé par cette dure révélation, courba le front. Peu à peu tous les assistants s'éloignèrent, après avoir serré silencieusement la main de leurs hôtes. Ils se dispersèrent dans la ville, semant partout la peur et le désespoir.

Si les bonnes nouvelles vont en poste, les mauvaises prennent l'express.

D'un bout à l'autre du pays, en quelques minutes, les fenêtres si gaiement pointillées d'étincelles aux trois couleurs rentrèrent dans l'ombre. Les feux de joie, inondés, fumèrent partout sur la chaussée, puis râlèrent dans la cendre humide. Des groupes agités causèrent quelques instants encore; mais ils cherchaient l'obscurité et parlaient à voix basse, comme si chacun avait eu honte et que les scintillements d'étoiles dont le ciel était plein eussent révélé, là-haut, des regards moqueurs fixés

sur le pays. Les derniers attroupements se dispersèrent. Seuls, les cabarets conservèrent quelque temps encore leur animation ; mais elle changea d'allure comme tout le reste. On cessa d'y boire, et les querelles remplacèrent les chansons. Puis tout redevint silencieux, et dans les rues désertes, les chats maraudeurs reprirent leurs ébats.

X

Les premiers levés virent au petit jour de la lumière chez le commandant. On ne dormit plus guère dans la pauvre maison, et cette nuit-là fut une nuit blanche.

M. Mauduyt avait fait monter sa femme et son fils au premier étage et leur avait dit :

« Pas plus que moi, vous ne pourriez dormir, n'est-ce pas? Nous allons causer. La situation est grave, très-grave. Il faut la re-

garder bien en face et se garer de toute illusion. Les choses sont loin d'être désespérées; mais l'action s'engage mal. Le Français, quatre-vingts fois sur cent, termine comme il débute; c'est connu. Tant que nous n'avions que des victoires en perspective, j'ai pu fermer les yeux sur bien des choses, et regarder en Bretagne si la Champagne brûle, comme on dit; ce temps-là est passé. Toi, Anselme, tu n'as pas plus été malade que moi; toi, ma bonne, tu as encouragé l'enfant à se tenir à distance... Je n'ai pas le temps... je n'ai pas le courage de vous dire combien c'est mal, ce que vous avez fait là. Venez dans mes bras l'un et l'autre. Un bon baiser va tout effacer. Nous ne parlerons plus jamais de cela.

« A l'heure qu'il est, tout être valide qui s'éloigne de la lutte est un misérable.

Celui qui vient combattre l'incendie ne demande pas, avant de faire la chaîne, quelles sont les opinions du propriétaire. A défaut de sentiments purs et chrétiens, un sentiment de solidarité, d'intérêt commun suffit à l'animer.

« Aujourd'hui, c'est la France qui brûle. Peu doit importer le nom du chef de l'État. Tu le vois, j'ai voulu aller au-devant des préoccupations que je te connais.

« Le pays est envahi ; c'est une honte qu'il faut racheter à tout prix. Tandis que nous, les vieux, que l'on devrait placer à l'avant-garde... il nous reste si peu de temps à vivre ! nous organiserons ici la défense ; tandis que nous nous préparons à bien mourir et à faire chèrement payer chaque pas en avant, vous, les jeunes, les privilégiés, il vous faut aller droit à l'ennemi, en abattre

le plus possible, refouler le reste, et, faute de mieux, entasser sur les chemins assez de cadavres pour arrêter sa marche. Quand pars-tu?

— Vous avez prévu juste, mon père; nous avons deux manières de voir très-différentes... »

Et comme Mme Mauduyt allait prendre la parole :

« Laisse-le donc parler, reprit le commandant avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle. Je veux savoir une bonne fois ce qu'il a dans le ventre.

—Vous me permettrez bien de croire, mon père, que si vous me trouvez mûr pour la mort, vous me trouvez également mûr pour le raisonnement?

— Tu vois que je t'écoute avec une patience et un calme qui me seront comptés.

Tu as, en effet, l'âge du raisonnement; mais on peut raisonner mal à tout âge.

— Je ne vous l'ai pas fait dire. »

Le commandant fronça le sourcil. Mme Mauduyt vit comme un éclair passer devant ses yeux.

« En acceptant pour point de départ votre manière de voir en matière de religion...

— Sainte mère de Dieu! notre manière de voir ne serait-elle plus la tienne?... s'écria Mme Mauduyt épouvantée, en croisant pieusement les mains.

— Ne confondons pas les questions, ma mère, si vous le voulez bien, et permettez-moi de reprendre :

« En acceptant votre manière de voir en matière de religion, la vie que vous m'avez donnée sans que je l'eusse demandée, je la dois à Dieu plus qu'à vous. Donc, vous vou-

drez bien m'excuser de rechercher respectueusement avec vous si l'emploi que vous me proposez d'en faire est le meilleur.

— Je vois que l'on t'a appris à défendre ta peau à coups de phrases. Va!... escrime-toi, mon cher. Apprends-moi combien il faut de subtilités pour étouffer ce cri de vive la France! qui seul aurait dû te monter du cœur aux lèvres. Ah! c'est une jolie idée que ta mère a eue de t'envoyer à Paris.

— Mon ami... balbutia Mme Mauduyt atterrée...

— Laisse donc parler le petit!

— M'auriez-vous seulement prêté la vie, mon père? Je croyais vous avoir entendu dire que vous me l'aviez donnée. Si ce n'est qu'un prêt que vous m'avez fait, je suis disposé à vous le rendre; mais, prêtée ou donnée, vous ne pouvez pas m'imposer l'usage qu'il con-

vient d'en faire. Ce premier point établi, je vous dirai toute ma pensée. Je ne voulais pas venir; vous-même l'avez constaté. Si j'ai pu un instant user de supercherie lorsque j'étais loin de vous, je m'en repens, et il me serait impossible de mentir en votre présence; parce que je vous aime et vous respecte.

— Tu vois?... hasarda Mme Mauduyt.

— Et puis aussi, parce que je me respecte moi-même. Je suis votre fils, votre vrai fils; je ne pourrais pas être lâche, n'eussé-je qu'une goutte de votre sang dans les veines. Si je refuse de partir, ce n'est pas la peur qui me retient, vous le sentez bien. Il me faut plus de courage pour affronter votre colère, à vous que j'aime, qu'il ne m'en faudrait pour courir aux Prussiens que je hais.

— Eh bien?...

— Mais je ne veux pas défendre un gou-

vernement néfaste; je ne veux pas soutenir des hommes qui nous ont jetés dans les aventures avec une insouciance inqualifiable, je ne veux pas...

—Tu ne veux pas te battre, voilà ce qu'il y a de plus clair.

—Je ne veux pas donner l'appoint de mon sang à cette guerre dont le succès consoliderait le gouvernement le plus exécrable, le plus...

— Assez d'insultes, je te prie. Une seule suffit pour indiquer ta pensée. Le reste, vois-tu, serait du luxe, et le luxe n'est pas de saison... même celui-là. Donc, tu ne veux pas te battre parce que tu as peur... de consolider le gouvernement. C'est-à-dire que tu veux le voir écrasé entre deux feux?

— Écrasé, oui! N'importe comment, pourvu qu'il le soit.

— As-tu bien pensé à ce que tu disais là, bonté divine ! reprit Mme Mauduyt consternée.

— Si j'y ai pensé !... Je ne pense pas à autre chose.

— Eh bien, voilà qui est franc ! A la bonne heure. T'es-tu dit que dans un mois la loi peut te réclamer?

— Oui, je me le suis dit ; mais voilà ce que je me suis répondu. De trois choses l'une : ou nous serons en république pour ma naissance, et alors je me ferai casser la tête avec joie pour elle ; ou nous serons Prussiens... Ne souriez pas, cela peut arriver. »

Le vieux commandant se cacha le visage.

« Ou enfin, continua Anselme, il faut prévoir le pire, nous serons encore sous la coupe des Bonaparte. Dans ces deux derniers cas, j'aurai passé en Suisse. »

M. Mauduyt se redressa pâle et froid comme un mort, les mains moites, les lèvres frémissantes. Il regarda son fils avec stupeur, furieux, écrasé par la douleur; puis, repoussant sa femme qui s'était cramponnée à lui :

« Ah çà, lui dit-il, es-tu bien sûre que cet enfant ait germé dans tes flancs ? Suis-je son père ?... Qu'est-ce qui m'arrive là, bon Dieu ! Je me suis trompé, bien sûr. N'est-ce pas que je me suis trompé ? Mon fils ne peut pas être un lâche, un déserteur... un traître qui s'esquive devant l'ennemi. Allons, bandit !... reprit-il en se tournant vers Anselme et frappant du pied, mais réponds-moi donc que je t'insulte.

— Je ne puis pas vous dire cela. Nous ne sommes pas du même avis, voilà tout.

— Ainsi c'est vrai qu'il y a en France

des êtres par milliers, dont c'est l'avis qu'il peut y avoir quelque chose de pire que le déshonneur de leur pays; Paris est l'usine où on les forge, et il faut que mon enfant soit un de ceux-là!

— L'honneur n'a rien d'absolu. Nous ne le comprenons pas de même...

— Ah!... je vous en prie, tenez-vous-en là. Je ne répondrais ni de ma patience... ni de ma raison. En voilà assez. Je suis un vieil homme, fier d'appartenir à un autre âge, désolé d'avoir tant vécu, épouvanté de ce qui se prépare. Réfléchissez cette nuit encore. Demain, après avoir moi-même pesé toutes choses, je vous demanderai une dernière fois quel parti vous avez adopté... et puis... Enfin, réfléchissez bien, car cela est très-grave. Et priez Dieu qu'il vous inspire... si vous croyez encore à lui. »

Le commandant se retira dans sa chambre et s'y enferma.

Deux heures après (il était une heure et demie, pour le moins), Mme Mauduyt, qui venait de quitter son fils et rentrait chez elle, vit de la lumière sous la porte de son mari.

« Père, tu ne dors pas encore? » dit-elle en approchant l'oreille du battant. Et comme on ne répondait pas, elle ajouta : « Tu n'as besoin de rien?... Tu n'es pas indisposé? »

N'obtenant aucune réponse, la bonne dame se dit :

« Il s'est endormi bien sûr. Mais il n'y a rien à craindre... il n'y a pas de rideaux à son alcôve. »

Elle s'éloigna en murmurant :

« Que Dieu le garde, mon vieil ami. La secousse a été rude ! Il a été tout de même bien injuste pour ce pauvre Anselme. S'il

l'avait écouté froidement, comme je viens de le faire, je suis bien sûre qu'il lui aurait donné raison. Comme il est devenu savant à Paris, mon beau garçon ! Il parle ! c'est comme une musique, et quand même on ne le comprend pas, on demeure ravi de l'entendre. Je ne veux pas qu'on me le tue ; je n'ai que lui pour me fermer les yeux.

« Ce serait tout de même un grand bonheur pour la France, si nous avions la république... parce que... tous les peuples se soulèveraient pour nous... à ce que dit Anselme... et, alors... il n'aurait pas besoin de partir. »

Et la bonne vieille, cette nuit-là, mêla sans le faire exprès la république à ses prières.

XI

M. Mauduyt descendit le lendemain matin à l'heure habituelle. Il était tellement changé, que Marianne, qui le rencontra dans l'escalier, étouffa un cri de douloureuse surprise et lui dit :

« Bien sûr, monsieur, vous avez été malade cette nuit. Faut-il prévenir madame ?

— Quelle idée ! moi, malade ! Quand je n'ai pas fait ma barbe, je suis comme cela,

tu le sais bien. Et puis, c'est vrai, je l'avoue, je suis un peu fatigué parce que j'ai travaillé tard. »

M. Mauduyt était, en effet, méconnaissable. Lui qui n'avait plus que cinquante ans le jour de Sarrebrück, il en avait soixante-quinze.

Il prit sa place accoutumée dans le grand fauteuil. Marianne venait de balayer la petite salle à manger.

Le soleil entrait à pleins rayons, et chaque fois que l'on ouvrait la porte, dans le courant d'air, mille atomes étincelants tourbillonnaient effarés. Bien qu'il fût encore de très-bonne heure, l'astre blasé avait déjà fait un bon bout de chemin dans le ciel pur. Il n'aurait eu garde ce jour-là de tolérer des nuages entre la terre et lui; car il y avait du nouveau là-bas, du côté de la frontière

où coule le Rhin, le fleuve de discorde.

Il grimpait dare-dare à l'horizon, promenant de tous les côtés ses rayons altérés, et se grisant de sang pur et vermeil. Il en coulait à flots du côté de Frœschwiller, le 7 août 1870. C'est une rare aubaine pour un astre insatiable de trouver en trois jours une telle quantité de sang frais. Wissembourg l'avait mis en goût, vous comprenez ! Il y avait surtout par là, du côté de Reichshoffen, des cuirassiers qui ne tarissaient pas. Le soleil ne pouvait pas venir à bout de tout boire.

Et c'est ce même astre carnassier dont les rayons se gorgeaient de la sorte à 60 kilomètres de là qui souriait dans la petite salle à manger du commandant, coquetant avec les faïences, irisant les cristaux, tirant un feu d'artifice mignon sur chaque facette qu'il heurtait au passage.

Avec le jour gai, les impressions de la veille se modifièrent, et la petite ville reprit son train accoutumé, se disant qu'à tout prendre une victoire démentie vaut encore mieux qu'une défaite confirmée.

Le beau temps rassure. On se refuse à y voir un piége. Comment, en effet, l'esprit peut-il naïvement concevoir un tel discord entre le Créateur et la création ? Un désastre au soleil, dans un site souriant !... mais c'est un guet-apens ; c'est le spectre de Banquo ruisselant de sang de la gorge aux chevilles, qui surgit dans le salon de Célimène ou le bois fleuri de Titania. Il y a là un contre-sens que le cœur aussi bien que la logique n'acceptent que contraints et forcés.

M. Mauduyt ne prit pas sa part de l'apaisement général. Sans qu'il s'en rendît précisément compte, cette défection de la nature

l'impressionnait douloureusement. Et cependant, lorsqu'il vit entrer sa femme, souriante, appuyée sur le révolté, ce n'est pas de la colère qu'il ressentit ; ce fut une désespérance immuable, comme s'il se fût trouvé soudainement seul en mer, sur quelque épave condamnée, à mille lieues de tout secours.

Ce sourire de sa vieille compagne, ce rayonnement au seul contact de l'enfant qui venait cependant de briser sa vie, à lui, l'ami des jours éteints, vinrent confirmer les pensées douloureuses qui l'avaient miné toute la nuit.

La lutte ne sera jamais égale entre le Souvenir et l'Espérance.

« Marianne vient de me dire que tu avais été souffrant cette nuit, père ; et nous venons... En effet!... comme tu es pâle! »

M. Mauduyt, stupéfait, leva les yeux. Tandis que sa femme était surprise qu'il fût défiguré après les événements de la veille, lui, le pauvre homme, il se demandait par suite de quel fatal miracle il était encore vivant.

« Je ne suis pas malade, non ; Marianne s'est trompée. J'ai travaillé tard, voilà tout. » Et, se levant, il ajouta : « Allons de l'autre côté de la maison, je vous prie. Il y a trop de soleil ici pour ce que nous avons à nous dire. »

Anselme ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer son père. Celui-ci, sans cependant tourner la tête, s'arrêta sur le seuil quelques secondes. Son cœur battait à se rompre, parce qu'il s'était dit que son fils lui sauterait peut-être au cou. Comme il l'eût accueilli ! comme il l'eût couvert de caresses !

et que de malheurs eussent été évités, si l'enfant avait fait cela ! Mais le sort en avait décidé autrement, à ce qu'il paraît.

Le vieillard continua donc son chemin, et arriva dans un petit salon plein d'ombre qui donnait sur le jardin. A bout de forces, il se laissa tomber sur une chaise.

Anselme ferma la porte, fit quelques pas jusqu'au milieu de la pièce, et s'y tint immobile, attendant que son père l'interrogeât.

Ce fut Mme Mauduyt qui, la première, prit la parole. Elle enlaça son fils, et, le poussant doucement du côté du commandant :

« Je t'amène l'enfant. Il est tout triste de t'avoir fait de la peine. Tu vas bien l'embrasser, car tu as été dur pour lui hier soir. Dans le premier moment, vous n'avez pas trop su l'un et l'autre ce que vous vous disiez, et vous avez été plus loin que vous ne

le vouliez. Mais vous allez, pour l'amour de moi, vous donner la main, et nous chercherons tous les trois, de sang-froid, ce qu'il y a de mieux à faire pour éviter le départ du petit. Ce n'est pas un soldat de plus ou de moins qui changera la face des choses, bien sûr ! »

Si Mme Mauduyt avait mieux connu le cœur humain, le calme de son mari l'eût épouvantée. Anselme, lui, ne s'y trompa pas. Il comprit combien les paroles de sa mère étaient imprudentes ; aussi l'interrompit-il doucement et s'approchant de son père :

« Je sens, monsieur, tout le mal que je vous ai fait, et j'en ai le cœur brisé, je vous le jure. Je ne puis pas confesser que je m'en repens, puisque j'ai obéi à mes convictions ; mais j'éprouve le besoin impérieux de vous dire que je vous aime et vous respecte comme

vous méritez de l'être. Bien que nous ayons adopté deux voies opposées, je vous admire de suivre, comme vous le faites, sans restrictions, l'impulsion de votre conscience. Permettez-moi de vous demander un peu d'indulgence, si j'obéis de même aux exigences de la mienne. Je donnerais tout au monde pour partager votre foi ou pour vous voir partager mes convictions. »

M. Mauduyt demeura silencieux et immobile.

« Je t'assure, père, que si tu causais avec le petit, comme je l'ai fait hier soir après que tu nous a quittés, tu changerais d'avis sur bien des points... »

M. Mauduyt se leva.

Anselme voulut de nouveau interrompre sa mère ; il ne le put pas.

« Tu verrais que l'on a fait bien des folies,

bien des fautes, et c'est dur, tu en conviendras, de se battre sans rime ni raison. Nous autres, ici, loin de Paris, nous ne savons pas les choses; on nous dit ce qu'on veut, et nous jugeons de travers...

— Ma mère, je vous en prie...

— Il paraît que si nous avions la république, tous les peuples feraient alliance avec nous... parce que... »

M. Mauduyt, alors seulement, prit la parole.

« Ainsi, voilà tout ce que vous avez trouvé dans le fond de votre cœur!... En voilà assez. Je sais tout ce que je voulais savoir, et mon parti est pris. Vous suivrez votre voie; Anselme ; je suivrai la mienne.

— Que vas-tu faire ? demanda Mme Mauduyt.

— Vous le saurez bientôt. Puisque vous

ne comptez pas vous engager, monsieur, les événements qui se préparent ne vous regardent qu'indirectement, et vous pouvez aussi bien rester spectateur de la lutte sur un point que sur un autre. L'important, pour vous, est que vous puissiez gagner la frontière et vous mettre à l'abri, à l'heure où la loi vous imposera de prendre les armes. Veuillez passer auprès de nous ces quelques jours. Il peut arriver tel événement d'ici là qui modifie, non pas votre manière de voir, je veux la croire immuable, puisque ma douleur ne l'a pas modifiée, mais votre manière d'agir. Me promettez-vous de ne pas vous éloigner?

— Oh ! pour cela, je réponds bien... s'écria Mme Mauduyt, qu'un geste impérieux du commandant interrompit brusquement.

— Je vous le promets, mon père, et vous

remercie de me permettre de demeurer encore sous votre toit.

— Je vous demanderai en outre de ne vous mêler de rien pendant ces quelques jours; de vous tenir absolument en dehors de la lutte; de ne faire ici aucune propagande, et, si vous êtes mêlé à quelque machination révolutionnaire, de respecter cette maison et cette honnête petite ville où je suis né.

— Je vous le promets.

— Je compte sur votre promesse. »

M. Mauduyt traversa le salon sans ajouter une parole et remonta chez lui. Sa résolution était prise.

Vous verrez un peu plus loin quelle était cette résolution du vieux commandant.

XII

M. Mauduyt reprit ses occupations, s'abstint de toute allusion aux scènes douloureuses qu'il venait de traverser, si bien que rien ne parut changé dans la maison.

Un détachement de pontonniers venait d'arriver à Bourgvillers pour y miner le pont Sainte-Anne : un beau pont de pierre, sur la route de Saverne, au plus large de la Nell.

Il fallait voir de quel œil désolé M. Shulz-

mayer, maire de Bourgvillers, suivait les travaux du génie. La construction du pont Sainte-Anne était son chef-d'œuvre.

Il avait mis cinq ans à obtenir l'agrément de ses concitoyens, à faire adopter des plans et devis vingt fois recommencés ; il avait mis dix ans à décider le conseil général, à dompter le Corps législatif, à grouper les fonds nécessaires, à mener les travaux à bien, et voilà qu'on bourrait de poudre son œuvre à peine terminée. Il y avait vraiment de quoi s'arracher les cheveux.

M. Shulzmayer, qui faisait avec Cologne un fort commerce de grains, avait cent raisons de détester la guerre ; de là à exécrer ceux qui l'avaient déclarée, il n'y avait pas loin. Vous comprendrez que dans de pareilles dispositions d'esprit, M. Mauduyt fût la bête noire de M. le maire. Aussi, voyant avec

quelle ardeur le vieux commandant venait en aide aux pontonniers :

« Ne trouvez-vous pas que ce Mauduyt fait trop de zèle ? demanda-t-il à deux ou trois conseillers municipaux qui examinaient mélancoliquement les travaux.

— C'est un enragé qui attirera sur nous bien des ennuis, si ce n'est pire... vous verrez cela.

— Il les attirera, si nous le laissons faire.

— Il est certain que si les Prussiens venaient de ce côté, le mieux serait de le mettre sous clef.

— C'est votre avis ?

— Mon avis et celui de bien d'autres. Tout le monde en a peur, je ne sais pas pourquoi.

— C'est bon ! dit M. Shulzmayer en baissant le front et plissant les lèvres ; le cas

échéant je me rappellerai ce que vous venez de me dire là. »

Les événements marchaient avec une rapidité effroyable. Le 8 arriva la nouvelle du désastre de Frœschwiller qui mit le comble à l'anxiété des Bourgvillerais.

Des bandes de fuyards et de maraudeurs commencèrent à traverser le pays. On payait leurs récits de rasades et de rations copieuses ; les histoires ne manquaient pas. Pour justifier leur fuite, les lâches trouvaient moyen d'exagérer encore nos désastres. A les entendre : « l'ennemi serait à Paris avant « huit jours. Ils avaient prévu tout cela... « Chaque fois que le bon sens disait d'aller « à droite, on les faisait aller à gauche. Ce « n'était pas étonnant, tous les chefs étaient « vendus à l'ennemi. »

La panique était à son comble et dans les granges closes, on commençait à charger les charrettes de ce que l'on avait de plus précieux.

Mme Mauduyt parla de faire des paquets : « On en sera quitte pour les défaire, s'il n'arrive rien. » Le commandant lui défendit expressément de changer un balai de place.

« Je ne veux pas qu'il puisse être jamais dit que ces chiens m'ont fait enlever un clou. S'il en entre un ici, moi vivant, vrai comme je m'appelle Mauduyt, je mets le feu à la niche et je la brûle avec ce qu'il y a dedans; je vous en avertis. »

Mme Mauduyt prit le parti de tout enterrer en cachette dans le jardin. A chaque instant le commandant demandait un objet quelconque, sur lequel on ne parvenait pas à mettre la main, pour cette bonne raison

qu'on l'avait soigneusement enfoui, soit dans la couche à melons, soit sous un des pavés de la cour, soit dans la haie, derrière la buanderie. La bonne femme y était prise elle-même, cinq fois sur dix. Après des efforts d'imagination dignes d'un meilleur but, elle prenait à part Marianne, sa confidente :

« Ma fille, lui disait-elle, voilà trois fois que monsieur me demande la pince à sucre, voilà deux heures que je cherche où je l'ai mise. Je crois me rappeler que je l'ai serrée dans la plate-bande où est le cerfeuil. Vous m'obligerez en allant la chercher ; mais faites en sorte que personne ne vous voie. »

M. Mauduyt commandait l'exercice sur la place du marché, le lendemain, 9 août, lorsqu'un de ses tirailleurs vint à toutes jambes lui annoncer qu'un corps de troupes

françaises était en vue, à trois kilomètres de Bourgvillers. Les éclaireurs étaient à deux portées de fusil de la ville. Il se mit en marche à la tête de son peloton, et arriva à l'entrée du pont Sainte-Anne, en même temps que le maire et le conseil municipal.

Les éclaireurs : des chasseurs à cheval, avaient été promptement cernés par les curieux. Les questions se croisaient de telle sorte autour d'eux, qu'ils n'essayaient même pas de répondre. Le lieutenant qui les commandait fit piaffer sa monture pour se dégager, et piqua droit sur le maire et le commandant, dès qu'il les vit paraître au tournant de la rue des Trois-Saintes.

« Messieurs, je vous salue, leur dit-il. Je précède une division du 1er corps. Vous n'aurez pas à nous loger... je le re-

grette !... Voilà douze heures que nous marchons, le ventre vide. Veuillez donner des ordres pour que nos hommes aient le nécessaire. Ne perdez pas une minute; dans une heure nous serons repartis. Mettez-y de l'obligeance, je vous prie. Il faut que tout le monde vive, surtout quand on peut crever d'un moment à l'autre. Faites bien les choses, sans quoi nous nous verrions forcés d'envoyer toute la division aux provisions; et il y a toujours quelque chose de brisé dans ces cas-là.

— Ne craignez rien, lieutenant, reprit le maire ; vous n'êtes pas en pays étranger.

— J'ai l'habitude de ne rien craindre dans quelque pays que je sois; je vous remercie, monsieur, reprit l'officier qui avait vu poindre un sourire sur les lèvres minces de M. Shulzmayer.

— Faites donc ici comme chez vous, reprit le commandant ; ne vous refusez rien, Il y a là-bas, dans cette rue que vous voyez, au n° 17, une maison qui est la mienne ; choisissez-la de préférence, vous me ferez plaisir. Vous demanderez Mme Mauduyt et vous direz à la bonne femme que vous venez de la part du commandant ; vous serez bien reçu. Voilà la clef de la cave, jeune homme ; remplissez les bidons au ras du goulot, jusqu'à plus soif. Vous rendrez le trousseau de clefs à la bourgeoise quand tout sera à sec. Entre nous, je vous recommande le tas de droite. Il y a là du Moselle 56 à faire danser des ours. Combien avez-vous d'hommes derrière vous ?

— Dix mille environ.

— Dix mille couverts, c'est tout de suite mis. Nous sommes ici deux mille pour les mettre.

— On n'est pas plus hospitalier, reprit le lieutenant. Laissez-moi vous serrer la main.

— Allez-y, jeune homme ; c'est celle d'un vieux soldat qui marronne furieusement de n'être plus d'âge à vous accompagner. Il vous faut aussi du foin pour vos bêtes ?

— Nous avons 800 chevaux environ.

— Parfait !.. Ces messieurs vont s'occuper de cela.

Et le commandant désignait le conseil municipal et son président. Ceux-ci fronçaient le sourcil et roulaient des yeux de chouette aveuglée, en voyant M. Mauduyt faire ainsi les honneurs du pays.

— Pardon ! dit un des conseillers moins patient que ses collègues.. il me semble...

— Que vous devriez être partis ? Vous

avez raison. En route! Nous ne vous retenons pas.

M. Shulzmayer, peu satisfait de la tournure que prenaient les choses, s'était dédaigneusement tenu à l'écart; décidé à ne se mettre en avant que lorsque arriverait l'état-major.

XIII

— Les voilà ! cria la foule.

Et sur la chaussée, au plus haut de la côte, détachant leurs silhouettes sur le ciel bleu, parurent les soldats du premier peloton.

Les ardents du pays avaient couru au-devant d'eux pour leur souhaiter la bienvenue. Les uns portaient les sacs des moins ingambes, les autres soutenaient les éclopés ou offraient à ceux dont le visage leur plaisait une place à leur foyer.

Et de tous les côtés des questions s'échangeaient.

« Vous étiez à Frœschwiller?

— Oui, donc !

— Vous ne sauriez pas ce qu'est devenu un nommé Pierre Bernard ?

— Ce n'est pas un nommé Jean Pidoux, que vous voulez dire ?

— Non, Pierre Bernard.

— Un brun ?

— Brun, c'est trop dire; mais c'est un bel homme tout de même.

— Il n'a pas été en garnison à Maubeuge?

— Ça se pourrait bien.

— Qu'est-ce qu'il fait d'ordinaire, ce Pierre Bernard ?

— Il est de la division Bonnemains. C'est un cuirassier.

— Des cuirassiers, il n'en reste plus.

— Sacrebleu! Qu'est-ce que vous me dites là! C'était pourtant un parent de ma femme...

« Et les Prussiens, sont-ils bien loin?

— Jamais assez quand on les a dans le dos.

— J'entends bien... mais...

— Jamais assez près quand on les a devant soi.

— Je ne dis pas non... Mais vous ne me renseignez guère.

— C'est pourtant la vérité.

« Et vous venez de loin, comme ça?

— D'un endroit en *ler*.

— Comment, en l'air?

— Eh bien, oui. Tous vos sacrés noms par ici, ça finit de même : Frœschviller, Bouzeviller, Zinsviller... Je confonds tout ça. »

Les voilà qui arrivent en tête du pont. On agite des mouchoirs, on crie : Vive la France ! et les clairons, qui n'en peuvent plus, retrouvent un reste de force pour sonner poliment l'air de *la Casquette.*

Ah ! les braves gens !

Ce sont des vaillants, ceux-là ! Blessés, en guenilles, noirs de poudre, blancs de poussière, résolus à prendre une rude revanche, ils traversent le pays en bon ordre, pour rejoindre un corps d'armée encore frais qui les attend. Ils ont franchi mille obstacles, fait le coup de feu tout le long du chemin, marché à lasser les chevaux.

Je vois partout des épaves des régiments détruits.

Dragons, cuirassiers, guides ou lanciers portent résolûment le chassepot dans les rangs de la ligne. C'est de tous côtés un car-

naval lugubre qui vous fait venir des larmes dans les yeux. Là, c'est un zouave qui a remplacé sa veste en lambeaux par un dolman ramassé sur quelque champ de bataille; ici, c'est un dragon qui porte le képi de fantassin, plus loin un grenadier est coiffé du casque. Qu'importe?... si les uniformes sont dépareillés, les fusils ont le même calibre et les munitions n'ont pas encore manqué.

Des trophées ennemis se balancent au bout des chassepots; les cavaliers les portent à l'arçon de la selle. Pourra-t-on offrir tout cela à la famille, aux amis? Dieu lui-même le sait à peine.

Voici de pauvres diables, la tête couverte de bandages. J'en vois un dont le visage est marbré de sang et que les mouches exaspèrent. Les bras en écharpe ne manquent pas. Dieu du ciel!... que de blessés! Et ce

n'est rien encore; c'est à l'arrière qu'il faut voir cela. Dans des charrettes, on a dû les entasser sur la paille. Leur sang coule et laisse sur la route un sillon rouge que boit la poussière. Chaque cahot des durs chariots arrache des sanglots aux plus braves. Ils n'ont pas voulu rester dans les ambulances, de peur qu'on ne les fît prisonniers. Tous conservent l'espoir d'assister à la revanche.

De temps en temps un pauvre garçon cesse de se plaindre. Il est froid sous le soleil une heure après. On donnera son corps à enterrer dans le premier village où l'on passera; et puis : en route!

Comme un chien de berger vigilant, le major galope sans cesse d'un bout à l'autre du régiment, encourageant celui-ci; donnant, dans le fossé, des secours à celui-là;

hissant dans les voitures un éclopé qui a trop présumé de ses forces.

Les braves gens!

Voyez-les marcher autour du drapeau encore intact. Ils sont dépourvus de tout et ne poussent pas une plainte. Ce sont à la fois les plus éprouvés et les moins abattus. C'est qu'ils sentent en eux un courage et une résolution capables de toutsurmonter.

Il n'est pas nécessaire de les regarder deux fois pour voir à qui l'on a affaire.

Les braves gens!

XIV

Avant de sortir de chez lui, M. Shulzmayer avait ceint son écharpe tricolore et donné l'ordre de tout préparer pour loger et nourrir convenablement l'officier supérieur qui commandait la division. Mais il se trouva que celui-ci était un vieil ami de M. Mauduyt; si bien qu'il s'écria, dès qu'il l'eut aperçu :

« Eh mais, je ne me trompe pas... c'est toi, Mauduyt?... »

Et, poussant son cheval en avant, il serra

chaleureusement les mains de son ancien compagnon.

« Ah! mon pauvre vieux que les temps sont changés! Te voilà bourgeois, et me voilà en fuite! Qui nous eût dit cela, en Crimée... Hein? je te le demande. »

M. Shulzmayer s'approcha, la bouche en cœur, les bras arqués, prêt à attaquer son boniment de bienvenue.

« Qu'est-ce que c'est que cet original-là? demanda le général.

— C'est M. Shulzmayer, notre maire, que je te présente.

— Monsieur, je vous prie de m'excuser. Voilà quatre ans que je n'ai vu ce cher camarade, et les événements que nous traversons me rendent cette rencontre plus précieuse encore.

— Si vous voulez bien, mon général, ac-

cepter chez moi l'hospitalité, j'y recevrai vos ordres et...

— Je vous suis fort obligé de cette offre, monsieur le maire; nous traversons seulement votre pays. Une halte d'une heure est tout ce que nous pouvons faire. Si je mettais pied à terre, ce serait Mauduyt qui me logerait; n'est-ce pas, mon vieux camarade? Je vous serai surtout obligé de vous entendre avec ces messieurs — et le général désigna deux officiers d'ordonnance qui se tenaient à quelques pas de lui — pour assurer des vivres à mes hommes, si ce n'est fait. Je vais, pendant ce temps-là, donner à ce brave Mauduyt, qui, à ce que je vois, remplit ici les fonctions de commandant de place, les instructions dont vous aurez à assurer l'exécution ensemble, aussitôt que je serai parti. Je vous félicite, monsieur le maire, d'avoir chez vous un rude

lapin comme celui-là. Il ne se laissera pas intimider, je vous en réponds. »

Le maire s'éloigna à reculons après avoir jeté sur M. Mauduyt un mauvais regard.

« Il a une vilaine figure ce garçon-là. Est-ce que tu es sûr de lui? demanda le général.

— Ce dont je suis le plus sûr, c'est de lui casser la tête s'il ne marche pas droit.

— Veux-tu que je te laisse deux cents cavaliers pendant deux heures?

— A quoi bon? j'ai mes francs-tireurs.

— Réfléchis bien.

— C'est tout réfléchi.

— C'est que... je vais te dire, mon pauvre ami : les choses tournent mal; l'ennemi nous serre de près. Cette nuit, ou demain dès l'aube, vous le verrez arriver. C'est pire que des sauterelles. Quand ces monstres

s'abattent quelque part, la terre en est noire à perte de vue. J'emmène avec moi le détachement de pontonniers que vous avez ici. Ses travaux sont achevés, n'est-ce pas? Le laisser à Bourgvillers, ce serait en faire cadeau aux Allemands. Et puis, j'ai besoin de ces hommes.

— Pourquoi ne pas couper immédiatement la voie?

— Un renseignement que j'ai reçu en chemin me l'interdit. Une brigade de cavalerie doit nous rejoindre à Saverne. Bien que sans avis précis sur le chemin qu'elle suivra, tout me porte à croire qu'elle est sur nos talons. Mais, quoi qu'il arrive, il faut absolument... tu m'entends bien? absolument que ce pont soit à bas dans deux heures. J'ai, sans cela, tout un corps d'armée sur le dos. Le passage coupé de ce côté, l'artillerie

allemande aura un détour de trente kilomètres à faire avant de gagner le pont de Dornbach, qui est le plus voisin. Ce retard me permet d'arriver à temps à Saverne et d'exécuter le mouvement que l'on attend de nous. Puis-je te confier cette tâche importante? Si tu t'en charges, je pars tranquille. Dans le cas contraire...

« Pars sans crainte. Le chemin sera coupé à l'heure dite. Les pierres vont danser, et tu ne seras pas si loin quand commencera le bal, que tu n'en entendes la musique.

— Une demi-heure suffit à nos vedettes pour se replier sur Bourgvillers et franchir la Nell. Quoi qu'il arrive, dans deux heures le pont doit crouler.

— Ce sera fait.

— Adieu, mon pauvre ami, tu es plus à plaindre que moi; tu ne peux combattre.

— Je compte bien m'en donner, au contraire.

— Ne faites ici aucune résistance.

— C'est toi qui me donnes ce conseil !

— Tu ne peux pas, avec cinquante hommes, arrêter la marche de l'ennemi... Tu ne peux même pas la retarder.

— Je puis lui faire du mal. Si je lui abats cent hommes, c'est toujours cela.

— N'y songe pas. Ce serait appeler sur ce pays, sans profit pour la France, le pillage, le massacre et l'incendie. Je t'ai prévenu ; vois ce que tu as à faire. Et maintenant, mon pauvre camarade, une dernière poignée de main et que Dieu te garde. »

XV

Les troupes se remettent en marche, ranimées par une demi-heure de repos.

On les voit s'éloigner avec une tristesse indicible. Tous ceux qui ne sont pas dans la rue sont aux fenêtres. Il semble que c'est la France qui s'en va.

On s'embrasse en se séparant, comme si l'on était de vieux amis. On parle de se revoir bientôt.

Des appels de trompette et de clairon retentissent.

Fantassin, quitte la table hospitalière ; un dernier verre, et adieu aux amis de passage. Lève-toi ! Quitte la paille fraîche sur laquelle tu t'es étendu un instant dans la grange. En route ! Les chevaux regimbent en quittant le râtelier et la litière. C'est à coups de crosse qu'on les remet sur pieds.

Chacun regagne sa compagnie, la bouche pleine et toujours courant.

« Emportez ceci… et puis ceci encore… Prenez ces cigares… et bonne chance !

« Puisque vous assurez que cela vous portera bonheur, sergent, embrassez-moi, dit une belle fille. Je ne puis pas vous refuser ça. Prenez du bonheur sur mes joues le plus que vous en pourrez emporter. Je vous promets de prier Dieu pour vous.

« Eh ! voltigeur !… voilà un cruchon que

je vous recommande. C'est un cognac de dix ans. Vous le boirez à la santé de la France.

« Mon cher petit, tu ressembles à mon fils que c'est à s'y tromper. Il est dans l'artillerie, lui. On en tue beaucoup, des artilleurs, n'est-ce pas? Défends-toi bien, surtout! Tu ressembles tant au petit que cela me navrerait qu'il t'arrivât du mal.

« Si vous rencontrez un nommé Jean Grispach, de Colmar, un cavalier du 1er lanciers, c'est mon beau-frère. Vous lui direz que vous nous avez tous vus en bonne santé.

— Je n'y manquerai pas.

— Il était à Fontainebleau il y a deux ans. Nous n'avons pas eu de ses nouvelles depuis.

— Avec ça, je le trouverai bien sûr.

« Merci de tes politesses, ferblantier, je ferai tes commissions lors de la première affaire. Mes trois premiers coups de feu, je les tirerai en mémoire de toi.

— En voiture!... messieurs les voyageurs, en voiture! »

On court, on se croise; les chevaux se démènent.

Le major a dévalisé la pharmacie. Toutes les ménagères lui apportent du vieux linge pour ses blessés, et chacun de s'attendrir devant les charrettes.

Les pipes s'allument, car on a trouvé cette huitième merveille : une poignée de tabac frais. Les rangs se reforment. Il faut entendre jurer les chefs, qui trouvent qu'on ne va jamais assez vite; il faut entendre jurer les soldats, qui trouvent toujours qu'*on a bien le temps!*

« En route ! Et silence dans les rangs. »

Les fers des chevaux tintent sur le pavé. A cent pas de la ville le bruit cesse. La colonne marche dans un nuage de poussière, qui va s'épaississant au point d'aveugler les derniers rangs. Les bidons font un bruit de clochette en sautillant à chaque pas sur les fourreaux. De temps en temps, un officier passe au galop, qui va porter un ordre à quelque brigade éloignée.

La nuit, la grande fossoyeuse, enterre le soleil, là-bas, au bout du chemin. Comme il est rouge et grand ! Est-ce le sang qu'il a bu qui le gonfle ainsi ?

L'air devient frais. Les pensées s'assombrissent en même temps que le ciel. Elles vont au loin caresser les êtres aimés.

Les pauvres gens !

Ceux qui ont suivi des yeux la colonne l'ont

successivement vue : bigarrée sur le ciel rouge, grise sur le ciel jaune, sombre sur le ciel blanc. Ce n'est plus maintenant qu'un point à l'horizon.

Sous leurs talons a râlé la patrie; le sol est devenu allemand.

XVI

Il était cinq heures lorsque M. Mauduyt rentra chez lui, après avoir donné l'ordre aux francs-tireurs de sa compagnie de se réunir immédiatement, en armes, sur la place du Marché.

Marianne l'attendait sur le seuil. Du plus loin qu'elle le vit, elle rentra en criant :

« Madame!... voilà monsieur. »

Mme Mauduyt s'empressa de décrocher la robe de chambre du commandant et des-

cendit en toute hâte pour la lui présenter, comme à l'ordinaire.

« Pas ce soir, ma bonne, merci, lui dit le vieillard; je vais ressortir. Anselme est-il ici?

— Oui, mon ami. Il n'ose pas se présenter devant toi... tu lui fais un peu peur.

— Va le chercher. Je monte dans ma chambre; vous viendrez tous les deux m'y rejoindre.

— Est-ce que tu as encore des choses dures à lui dire?

— Je n'ai plus rien de dur à dire à personne, maintenant. »

La bonne dame s'éloigna sans avoir compris son mari; mais elle n'en fut pas préoccupée. Il lui arrivait à chaque instant de ne pas comprendre et de ne pas oser insister.

Lorsqu'il fut seul dans sa chambre, le

commandant ouvrit sa bibliothèque, y prit un code militaire dans lequel il coupa le paragraphe 13 de la loi du 21 mars 1832 sur le recrutement de l'armée, souligna ces mots : « Seront exempts... le fils unique d'une femme actuellement veuve, etc...; » mit le feuillet sous enveloppe à l'adresse de son fils, puis il rouvrit la porte et attendit.

Mme Mauduyt et Anselme arrivèrent presque aussitôt.

« Tu as eu raison ce matin, ma bonne, dit le commandant, j'ai été trop rude pour le petit. Je le regrette et j'ai voulu le lui dire.

— Je vous en prie, mon père, ne me parlez pas ainsi. Votre douceur me trouble plus encore que votre colère.

— Un âge vient, mon enfant, où l'on s'aperçoit, enfin, que la conscience est plus

exigeante que l'orgueil. Je suis un peu vif et la colère m'a emporté.

— Tu es bien le meilleur des hommes! s'écria Mme Mauduyt, qui passa ses bras autour du cou de son mari.

— Puisque je me confesse, il faut que j'avoue toutes mes fautes; je veux mériter l'absolution pleine et entière. J'ai été jaloux, ma bonne, oui, jaloux de ta tendresse... un peu aveugle, pour le petit; irrité peut-être aussi de ton indulgence, alors qu'il venait de me faire tant de mal.

— Je t'assure père, que...

— Ne t'excuse pas, c'est à moi de m'excuser. J'ai beaucoup réfléchi depuis hier soir. J'ai compris que j'étais le passé, et lui, l'avenir ; que je m'en irais le premier...

— Qui peut savoir, mon pauvre ami!

— Je le sais. Il faut donc que je t'assure

un soutien, un défenseur. Je me fais vieux et puis être tué d'un moment à l'autre. Anselme aura vingt ans avant que j'en aie soixante-dix; voilà le malheur! Je n'ai pas assez pensé à cela. Pendant les jours heureux, on va... on va... sans réfléchir qu'il faudra s'arrêter peut-être à l'improviste. Dieu m'a éclairé à temps.

— Je ne vous comprends pas, mon père.

— Tu me comprendras mieux demain. Je n'ai pas voulu rester plus longtemps fâché avec vous. Venez m'embrasser et dites-moi que vous me pardonnez. »

Anselme voulut baiser les mains de son père; celui-ci l'attira dans ses bras.

« Ah! mon ami, que je suis heureuse de te voir rendre ainsi justice à l'enfant! Je ne vivais plus, » dit Mme Mauduyt, les yeux remplis de douces larmes.

« Et maintenant, écoute bien ce que je vais te dire, garçon ; grave-le bien profondément dans ton cœur et dans ta mémoire, comme... comme si, au lieu de m'entendre, moi, bien vivant, tu lisais mon testament.

— Je jure de retenir vos paroles, mon père ; mais vous avez un accent qui m'épouvante ! Votre calme me fait peur.

— Connaissez-moi mieux l'un et l'autre. Je ne suis pas sérieux uniquement lorsque je me mets en colère. D'ailleurs, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, dans des temps pareils ; il est bon que jeunes et vieux se mettent en règle.

« Le grand malheur de notre temps, vois-tu, Anselme, c'est que tout le monde s'intéresse de plus en plus aux affaires de l'État, et veut y participer ; tandis que chacun se

désintéresse davantage des affaires du pays, et aspire à s'en affranchir. Je ne sais pas si tu m'as bien compris. Écoute-moi.

« La nature n'est pas une improvisatrice, c'est une travailleuse. Elle produit tout à l'état rudimentaire et le conduit lentement à la perfection. L'homme dédaigne cet exemple et prétend tout improviser. Le génie lui-même a besoin que la science et la raison mûries le secondent et l'éclairent... en politique comme en toute autre chose. On ne s'improvise pas plus Richelieu, Colbert ou Pitt, que d'Aguesseau, Beethoven ou Newton.

« Le diable a créé les fléaux par paires : la sécheresse a l'inondation pour contre-partie, et le jour où il a mis au monde le despote, il a lancé sur terre le bohème politique. A l'unité néfaste, il a opposé la multitude fatale.

« Que penserions-nous du cocher, impuissant à conduire une jument paisible, qui prétendrait mener à grandes guides un attelage de six étalons indomptés ? Nul assurément ne lui confierait de telles bêtes et ne prendrait place auprès de lui, s'il tentait l'aventure.

« Pourquoi le premier venu mènerait-il mieux les hommes que ce cocher ces six chevaux ? Est-il donc plus aisé de se rendre maître d'un attelage de trente millions de Français et de le maintenir dans le bon chemin ?

« Il faut être criminel et se désintéresser des conséquences funestes de ses actes, ou inepte et ne les pas comprendre, pour accepter sans trouble de diriger les affaires de l'État. L'homme vraiment digne de gouverner ses concitoyens, mûri par le travail et la méditation, comprend tout ce que cette

tâche a de redoutable et de décevant. Il l'accomplit avec fermeté, mais il ne se fait aucune illusion sur la responsabilité qui lui incombe, et devant Dieu, et devant les hommes. Il songe aux conséquences irrémédiables de ses fautes et de ses maladresses ; il n'ignore pas que les malédictions l'accompagneront quoi qu'il fasse, et qu'un jour ou l'autre il tombera, éclaboussé par l'ingratitude. Aussi n'attend-il pour toute récompense qu'un sourire de sa conscience satisfaite.

« Quant à ce fantoche lugubre qui, sous prétexte de s'occuper des affaires de l'État, après avoir bâclé quelque constitution fantaisiste, recrute parmi les fous, les déclassés vaniteux et les misérables, des prosélytes qui prôneront son œuvre et lui serviront de marchepied ; quant à ces infusoires sociaux qui sondent les cloaques pour y pêcher des

adeptes, qui exaspèrent les malheureux, raillent les croyances consolantes, excitent à vide les appétits, procèdent par intimidation et abrutissent pour dominer, puissent-ils servir de but à autant d'éclats de la foudre qu'ils ont corrompu d'âmes faibles, et cela, pendant autant de siècles qu'ils ont fait de malheureux.

« Le génie côtoie la folie ; la politique côtoie le crime.

« Pour mériter de gouverner les hommes, il faut avoir le coup d'œil sûr, la conscience inflexible, l'intelligence vaste, le caractère rigide, la conception rapide, le cœur impartial ; il faut être froidement téméraire, prudent sans faiblesse, habile sans cautèle, humain sans sensibilité, fier sans orgueil ; il faut faire preuve d'une vie sans tache, d'une indomptable fermeté, d'une érudition

sans bornes; être avec la même dignité rigide ou souple; donner ses jours au travail, ses nuits à la méditation. Le premier venu peut-il accomplir un pareil programme et nous guider d'un pas sûr dans ce sentier escarpé qui conduit les peuples à la puissance, au respect, à la prospérité, sans courir le risque à chaque pas de nous entraîner avec lui : soit dans l'ornière pleine de boue, soit dans l'ornière pleine de sang qui bordent le chemin ?

« La tâche est malaisée. Si aucun homme ne peut justifier de tant de vertus et de mérites, confions du moins nos destinées à ceux qui se rapprochent le plus de cet idéal presque surhumain. Pour gouverner les hommes, il faudrait au moins des dieux.

« Notre rôle ne plaît pas moins au ciel, pour être plus modeste.

« Celui qui durant la paix concourt par son travail au bien-être de tous, par sa conduite loyale et ferme au respect qu'inspire le pays; celui qui, sincère et convaincu, accomplit scrupuleusement ses devoirs de citoyen dans les limites que sa situation comporte, préoccupé de bien faire et non de jouer un rôle qui le place en évidence; celui qui sert laborieusement dans sa sphère, au gré de ses forces et de son intelligence, la science, la justice, la morale, l'agriculture, les arts ou l'industrie, ne fît-il que gratter la terre avec ses ongles pour aider au grain à lever; qui, le jour où la patrie est menacée, prend son fusil pour la défendre, celui-là, d'autant plus grand aux yeux de Dieu qu'il est infime aux yeux des hommes, celui-là s'occupe des *affaires du pays*.

« Je te vois avec douleur, mon fils, donner tête baissée dans le travers qui perdra la France et t'occuper des affaires de l'État, qui n'ont que faire de ton concours, au détriment des affaires du pays, qui ont besoin de toutes les forces vives, de toutes les bonnes volontés. Si tu m'aimes vraiment, tu te tiendras à l'écart de ces luttes stériles pour les bons, fructueuses pour les rapaces et les hardis de mauvais aloi; tu ne viendras pas en aide à ces menées odieuses qui déshonorent le pays et l'aveuglent à ce point qu'il demeure divisé en présence de l'ennemi. Bientôt tu peux avoir à me remplacer auprès de ta mère; réfléchis à ce que je te dis là, et, dès à présent, épure ta vie.

« Défie-toi aussi de ces subtilités nouvelles qui embrouillent la logique et trou-

blent la conscience. Ce qui était bien, est et sera toujours bien. Il n'y a pas de mode pour la vertu.

« Celui qui devant toi lèverait la main sur ta mère n'aurait pas, je le pense, le temps de la baisser. Aucun raisonnement ne t'empêcherait de la secourir ou de la venger... à moins que tu ne fusses un lâche. J'ai toujours considéré la patrie comme une aïeule, mère de ma mère, non moins respectable qu'elle et que je devais défendre.

« Vous avez trouvé, à ce qu'il paraît, des finesses de logique qui permettent de lui cracher au visage. Voilà encore une chose que je déplore de te voir admettre. Tu regretteras bien un jour d'avoir eu ces idées-là.

— Permettez-moi, mon père, de vous dire...

— Toute discussion serait inutile et ne ferait que retarder l'accomplissement du devoir que j'ai à remplir. Le temps me presse. Tu n'as pas changé d'avis, n'est-ce pas?

— Je n'avais pas pris mon parti à la légère, et vous me permettrez...

— Cela suffit. »

Et se tournant du côté de sa femme, le commandant ajouta :

« Ma bonne, ne vous effrayez pas si vous entendez tout à l'heure, avec un bruit effroyable, sauter le pont Sainte-Anne.

— Bon Dieu! pourquoi faire ?

— Pour barrer le chemin à l'ennemi qui approche.

— Les Prussiens ?...

— Peuvent être ici ce soir ou demain. Je

vais donc faire exécuter les ordres que j'ai reçus.

— Mais, saints du paradis! père, tu vas te faire tuer là-bas.

— Cela pourrait bien arriver... Je ne dis pas non.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! Voilà pourquoi il nous parlait comme il vient de le faire.

— Mon père, je veux vous suivre.

— Tu vas rester ici, au contraire. Ce qui se passe ne te regarde pas. Et puis, d'ailleurs, de deux choses l'une : ou la place est dangereuse, et tu dois te préserver pour ta mère; ou je ne cours aucun danger, et tu n'as que faire là-bas.

— Pourquoi s'exposer, père? Il y a des gens dont c'est le métier...

— Adieu, ma bonne. Si, par aventure, il

m'arrive malheur, tu trouveras l'argent auprès du livre de dépenses, dans le tiroir du milieu de mon bureau.

— Je ne t'écoute pas...

— J'ai fait la caisse hier soir. Vous aurez tous les deux de quoi vivre pendant qu'on liquidera ta pension.

— Tu me rends folle avec tout cela.

— J'ai mis toutes les clefs dans le tiroir de droite. Chacune d'elles a son étiquette ; tu ne t'embrouilleras pas.

— Mon père, je ne vous laisserai pas sortir, vous savez.

— Ayez pitié de moi. Au lieu de combattre inutilement la résolution que j'ai prise, adoucissez plutôt la rudesse du devoir qu'il me faut accomplir. Et puis, enfin, je ne sais pas pourquoi vous vous imaginez qu'il va m'arriver malheur. Faire sauter quelques

moellons, ce n'est pas plus dangereux qu'autre chose... Allons, adieu. Embrassez-moi et..., à bientôt. Pauvre femme! Aime-la bien, Anselme; sacrifie-lui tout, mon enfant. Elle t'aime tant! Allons, adieu... adieu, et ne vous mettez pas la tête à l'envers, si vous ne me voyez pas rentrer de bonne heure.

— Je veux aller avec toi!...

— Tu es folle, voyons!... Cela ferait un joli effet, que le commandant Mauduyt s'en allât au feu avec sa femme... et puis Marianne peut-être aussi? Du calme! du calme! Il n'est rien dû à personne, tu sais, ma bonne. Une petite note au serrurier, seulement... une misère... 15 ou 20 francs. Embrassez-moi encore. »

Il les tint longtemps l'un et l'autre sur sa poitrine, puis il sortit de la chambre, toujours

courant. Dans l'escalier, il rencontra la servante.

« Soignez bien votre maîtresse, Marianne. Vous êtes une bonne fille !... Ne la quittez jamais.

— Pourquoi donc que vous me dites ça, monsieur ?

— Parce que je tiens à vous, sans doute. J'ai de la grosse besogne à faire ce soir, Marianne. Si je ne rentrais pas, vous remettriez cette lettre à M. Anselme, demain matin... pas avant. Vous m'entendez bien, n'est-ce pas ?...

— Oui, oui, monsieur.

— Demain matin... pas avant. »

Et le bonhomme s'en fut sans oser regarder en arrière. Au coin de la rue, il s'arrêta cependant, pour voir une fois encore la maisonnette entourée d'arbres où il avait vécu

si heureux. Sur le seuil, sa femme pleurait agenouillée. Près d'elle, son fils se tenait immobile.

En tournant l'angle de la rue, M. Mauduyt se dit :

« Allons !... à partir de ce moment, je suis bien véritablement mort. Le plus terrible est fait. Le reste n'est rien. »

Quand le pauvre homme eut disparu :

« Rentrez, ma mère, dit Anselme. Je vais rejoindre mon père et je vous le ramènerai, je le jure... » Et il ajouta à voix basse : « Il me croit lâche, bien sûr. Dieu ! que cela doit lui faire de la peine. Je lui prouverai bien que je ne le suis pas. »

XVII

Lorsque M. Mauduyt passa devant l'église, il eut le désir d'y entrer. Il devait depuis longtemps une visite à Dieu ; l'occasion de la lui faire ne pouvait pas être plus opportune. Au moment où il poussait la porte, l'horloge sonna six heures.

« Je n'ai pas un instant à perdre, » se dit-il. Et il laissa retomber le battant. « A perdre !... où ai-je été chercher ce vilain mot-là ? S'il m'a entendu, le maître du logis n'a pas dû être content. »

Il entra précipitamment dans l'église. Elle était déserte. Sa fraîcheur contrastait avec la chaleur du dehors. Le silence y était si profond que l'on y eût aisément entendu les plus faibles murmures de sa conscience. Les vitraux, enflammés par le soleil déjà bas, se reflétaient dans le bénitier. M. Mauduyt crut voir des pierreries au fond de l'eau lorsqu'il y trempa ses doigts.

Il fit quelques pas sous l'orgue, mais il n'entra pas dans la nef.

« On serait bien ici pour s'interroger et causer avec soi-même. J'ai eu tort de ne pas y venir plus souvent. Il n'est plus temps de penser à cela. Allons... en route! en route! Dieu me pardonnera sûrement, tout à l'heure, lorsque j'arriverai là-haut, de m'être occupé des hommes plus que de lui pendant ces derniers moments; car enfin, je ne vais plus le

quitter. Pauvre femme! pauvre Anselme!... pauvre France! je vais bien les lui recommander. »

Il fit un signe de croix et sortit. Mais, dès les premiers pas, il s'arrêta. Des rumeurs encore lointaines arrivaient jusqu'à lui. On poussait des cris du côté de la rue Charlemagne. Les clameurs, les vociférations se rapprochèrent et, presque aussitôt, des groupes nombreux, en grande partie composés de femmes, firent irruption sur la place. Au milieu d'eux marchait un homme de haute taille, à l'allure martiale. A peine paraissait-il entendre les injures dont on l'accablait. M. Mauduyt reconnut son sergent-major, Unkel, le charron de la Herse-d'Or : un ancien soldat de Crimée et d'Italie.

De temps en temps la foule menaçante cernait le volontaire et faisait halte; mais celui-

ci finissait toujours par jouer si bien des coudes et des poings qu'il franchissait l'obtacle et reprenait sa course.

« A quel propos toutes ces femelles traquent-elles ainsi mon brave compagnon? se demanda M. Mauduyt. Il me fait l'effet d'avoir besoin qu'on lui vienne en aide. »

Et il se dirigea vers lui.

La foule, en apercevant le commandant, poussa une immense clameur. Les cris : « Le voilà !... le voilà !... » retentirent de tous côtés, et les mégères hâtèrent le pas. Le sergent, subitement dégagé, en profita pour courir à toutes jambes. Prenant une longue avance, il arriva auprès de M. Mauduyt, le saisit par le bras, près de l'épaule, lui fit faire volte-face et, bon gré, mal gré, l'entraîna dans la direction de l'église.

« Laissez-moi donc, Unkel, hurlait le vieil-

lard dont les pieds touchaient à peine la terre, et qui ne comprenait rien à cet enlèvement. Lâchez-moi ; je suis pressé. A qui diable en avez-vous tous?

— Laissez-vous faire, commandant, c'est pour votre bien, » répondit le volontaire en allongeant encore le pas.

M. Mauduyt eut beau se débattre, Unkel le traîna sur la place, sur les marches, sous le porche, et, ouvrant la porte de l'église, le jeta au pied du bénitier.

« Ça y est ! dit-il. Ils n'oseront peut-être pas le toucher là. »

Il était temps ! Avant que le battant retombât, la foule s'était ruée dans l'église. Elle trouva le commandant debout, adossé au pilier, et le sergent campé devant lui.

« Toi, Unkel, on te fera ton affaire aussi, vociféra une vieille.

— Va tremper la soupe aux Prussiens, sorcière, puisque tu es si friande de les avoir chez toi.

— Ça leur est bien égal à ces enragés, qu'on brûle nos maisons.

— A mort les incendiaires!... hurla la foule, sans respect pour le saint lieu.

— Mais après qui aboient donc tous ces chiens? demanda M. Mauduyt à peine revenu de sa première surprise.

— Après les honnêtes gens, mon commandant; après vous, après moi... après tous ceux qui préparent la défense.

— Nous ne voulons pas qu'on fusille nos maris et nos fils...

— Qu'on brûle notre ville...

— Qu'on pille nos maisons...

— Ainsi, c'est à moi que vous en voulez, trembleurs éhontés?

— Oui, à vous qui montez la tête aux autres.

— Nous savons que vous voulez incendier la ville, détruire le pont...

— Barrer le chemin à l'ennemi, oui, cela je veux le faire et je le ferai.

— Nous t'en empêcherons bien.

— Vous ne ferez pas cela; vous ne livrerez pas aux Allemands ceux que vous fêtiez il y a une heure à peine?

—Ils n'ont pas su nous défendre... qu'ils se gardent.

— Oh! les misérables! cria le commandant exaspéré.

— Et ne fais pas le méchant... On t'attachera s'il le faut, tu sais! »

Déjà l'on se passait les cordes.

« Si vous devez commettre cette lâcheté, que ce soit du moins hors de cette église.

Laissez-moi passer! Nous verrons si mes francs-tireurs vous permettront d'emmener ainsi, les poings liés, leur vieux commandant.

— Tes francs-tireurs!... On a arrêté les plus méchants à domicile. Ils t'attendent sous clef, dans les caves de la mairie.

— Unkel, est-ce vrai, cela?

— Hélas!... commandant, c'est M. Shulzmayer qui a fait le coup. J'ai pu sortir à temps, et j'allais vous prévenir de la chose, quand j'ai rencontré cette bande qui se rendait chez vous.

— Est-ce que tu tiens beaucoup à la vie, toi?

— Je ne me suis jamais demandé ça, mon commandant. Moi, je suis seul; mais vous qui avez femme et enfant...

— Comme toi, je n'ai plus de patrie, et

rien ne peut remplacer ça. Veux-tu que nous chargions cette canaille-là?

— Ça n'est pas plus difficile qu'autre chose.

—Eh bien, en avant, Unkel! Place! vous autres, et gare là-dessous. »

Le commandant, qui ne voyait guère devant lui que des femmes, ne daigna se servir ni du sabre qu'il avait au côté, ni du revolver qu'il avait à son ceinturon. Il saisit un prie-Dieu. Le sergent, moins scrupuleux, mit le sabre au poing. Le vide se fit autour d'eux.

Le tumulte était à son comble parmi les assaillantes. Les unes s'abritaient derrière les piliers, les autres, au plus profond de l'église. Celles que la curiosité seule avaient entraînées s'esquivaient par les portes latérales. Les plus résolues se groupèrent, et,

ayant placé devant elles les quelques hommes qui les avaient accompagnées, en firent une barricade qu'elles poussèrent en avant.

« Ah!... si les hommes s'en mêlent, je vous en préviens, ce sera une autre affaire. Nous allons changer de musique. C'est le pistolet qui va vous chanter *De profundis*. Ouvrez la grand'porte ou je ne réponds de rien. »

Le commandant fit jouer la batterie de son revolver.

« Ouvrez la porte, je vous dis... et à deux battants.

— Vous ne ferez pas cela, dirent les mégères à ceux derrière lesquels elles s'abritaient. Ce serait trop lâche.

— Je vous conseille de faire les dégoûtées!

— Des drôles et des coquines qui tra-

vaillent pour l'ennemi, qui rêvent d'assassiner deux bons patriotes dans une église, faire les difficiles!... On n'a jamais vu cela, ajouta le sergent.

— Avant tout, établissons bien, canailles, que tout être, homme ou femme, qui franchira le rang de dalles noires que vous voyez là, au milieu de la nef, je tire sur lui comme sur un chien galeux. Décidez ce que vous avez à faire. Toi, Unkel, entasse les chaises devant le baptistère. S'ils nous forcent à nous y retrancher, il y aura là plus d'un baptême de sang. Je ne suis pas méchant, je ne demande pas mieux que de sortir, mais il me faut les honneurs de la guerre. »

Pendant que la défense s'organisait, l'attaque discutait ce qu'il convenait de faire. Le débat était vif. Les femmes étaient pour

la bataille, les hommes pour les concessions.

« Nous en viendrons plus facilement à bout dehors, disaient les uns; — nous ne voulons pas nous battre dans une église, disaient les autres; — il faut aller chercher des armes et nous tirerons sur eux, abrités par les piliers. — A la bonne heure! » Ce dernier avis fut le plus goûté.

Avant qu'on pût le mettre à exécution, de nouveaux venus sortirent de la sacristie et se répandirent dans les bas-côtés. Ceux-là étaient armés, ceux-là étaient résolus; à leur tête marchait le curé.

XVIII

M. Mauduyt poussa un cri de triomphe qui vibra joyeux sous les hautes voûtes de l'église.

« A la bonne heure ! voilà qui s'explique. Je commençais à trouver Dieu bien indifférent. »

Et il s'en fut rejoindre l'abbé.

La porte était trop étroite au gré des fuyards.

« La!... la!... ne courez donc pas si vite, vous allez vous étouffer, disait le curé qui cherchait à discipliner le mouvement de retraite pour qu'il s'accélérât. Et vous, Unkel, puisque ces gens s'en vont de bonne volonté, il est inutile de les assommer comme vous le faites. Vous avez beau vous cacher là-bas, je vous vois, maître Weiller... C'est un joli métier que vous faites là.

— Monsieur le curé, c'est ma femme qui m'a dit...

— Eh! mais!... je ne me trompe pas... mon marchand de cierges est de la partie... Mes compliments, monsieur Linz.

— Je venais pour empêcher...

— N'ajoutez pas le mensonge au reste. Filez!... filez!... Qu'est-ce que je vois là! Mme Grudel en est aussi! Ah! fi! madame Grudel, fi!... Une femme de votre âge!

— On m'avait dit que ces gens-là voulaient brûler la ville, et alors...

— Vous êtes bête par-dessus le marché, à ce que je vois. Tant pis! Ce défaut-là ne peut pas s'effacer à confesse. »

En cinq minutes l'église fut vide.

Le curé de Saint-Charlemagne était un ancien aumônier de la marine; un pasteur plus bouvier que berger. Les bourrasques ne lui faisaient pas peur. A l'exemple de Jésus chassant les vendeurs du temple de Jérusalem, l'abbé avait jeté hors de son église les trafiqueurs de honte qui la souillaient. Autour de lui s'étaient groupés quelques desservants et une douzaine de francs-tireurs.

Quand les portes furent closes :

« Je vous dois mille excuses, monsieur le

curé, dit le commandant ; j'ai attiré le scandale dans votre église.

— Dieu sait discerner qui l'offense, et ce n'est pas sur vous que sa colère tombera, mon pauvre ami ; que votre conscience se rassure. Ce qui vient de se passer n'est que le prélude d'une bourrasque dont je ne prévois qu'en tremblant le dénoûment. Cette nuit, la ville sera occupée par l'ennemi.

— Qu'en savez-vous ?

— Les uhlans sont déjà dans la ville.

— Les uhlans !... ici... Vous les avez vus ?

— Oui ; et cela m'a brûlé les yeux.

— Ah ! décidément, Dieu n'aime plus la France.

— Il châtie du moins rudement son orgueil.

— Combien sont-ils, ces bandits ?

— Une trentaine.

— Et l'on n'a pas encore fusillé tout cela!

— Ah! bien oui!... On parlemente, on les écoute.

— Mais ces gens-là doivent nous mépriser comme la boue de leurs bottes.

—Apprenons-leur que tout le monde n'est pas fait ici de la même pâte.

— Nous ne devons d'ailleurs pas rester plus longtemps dans cette église, ajouta le commandant; c'est assez de scandale comme cela.

— Où irez-vous? demanda le curé; vous serez cernés dès les premiers pas.

— Nous ferons une trouée! reprit Unkel.

— Et puis après? Nous voilà quinze, y compris mon vicaire, le sacristain et le sonneur : de braves gens qui se feront tuer à merveille, mais qui sont incapables d'égratigner l'ennemi.

— Nous allons avoir sur les bras tout le pays avant cinq minutes, et, dans une heure ou deux, l'armée allemande, ajouta le vicaire.

—Agissez comme vous le dicte votre conscience, messieurs, reprit le commandant avec fermeté; quant à moi, j'ai un devoir à remplir dont rien ne doit me détourner.

— Le pont est gardé par un détachement de uhlans, mon pauvre ami. Vous ne pourrez même pas en approcher.

— Cela se peut; mais à ceux qui demanderont comment il se fait que le commandant Mauduyt n'a pas accompli sa tâche, on répondra du moins qu'il est mort pour l'avoir entreprise.

— Vous me permettrez bien de vous accompagner? demanda Unkel. Je suis seul au monde et... »

M. Mauduyt allait répondre, lorsque des coups de crosse ébranlèrent les portes de l'église.

Les échos indignés répondirent par des gémissements jusqu'au plus loin des voûtes.

« Je ne m'étais pas trompé. Voilà que cela commence, dit le curé.

— Ne vous exposez pas sans moi, surtout, l'abbé. Ce que veulent ces gens est facile à prévoir.

— Et puis, enfin, ce n'est pas votre métier que vous faites là, reprit le sergent.

— Vous n'y comprenez rien, mon cher garçon. Partout où il y a des consciences défaillantes, des égarés à remettre dans le droit chemin, le prêtre a une mission à remplir. »

S'étant approché de la grand'porte sur laquelle les coups continuaient de pleuvoir :

« Qui va là? cria-t-il; que voulez-vous?

— Ouvrez, on vous le dira, répondit-on du dehors.

— Depuis quand sollicite-t-on de la sorte l'entrée de la maison de Dieu?

— Depuis que les curés abritent des incendiaires... Ouvrez!

— C'est depuis la même époque qu'ils refusent d'ouvrir à des renégats qui traquent les patriotes, et ouvrent leur maison à l'ennemi.

— On brûlera les portes, s'il le faut.

— Vous brûlerez aussi le curé avant qu'il vous aide à accomplir une lâcheté.

— Dans dix minutes les portes seront forcées, et alors...

— J'aime mieux être fusillé dans dix minutes que déshonoré dans dix secondes. »

La porte fut attaquée de nouveau avec un redoublement de rage.

« Partez au plus vite, dit l'abbé; vous n'êtes pas en sûreté ici. S'ils vous y trouvent, ces maudits ensanglanteront l'église. L'ennemi est sur la place; il n'y a pas à en douter. Ce damné Shulzmayer est là qui lui obéit; à plusieurs reprises, j'ai reconnu sa voix. Mon vicaire va vous conduire par un chemin ignoré de tous. Allez... Allez!

— Et vous, monsieur l'abbé?...

— Le prêtre ne quitte pas plus son église en danger que le capitaine ne quitte son bord en détresse.

— Vous laisser seul, c'est une lâcheté! s'écria le sergent.

— Dieu est avec moi; c'est affaire à lui de me protéger. Partez, et que notre Père vous assiste. »

Tout le monde s'agenouilla pour recevoir la bénédiction du prêtre; après quoi, chacun s'éloigna la mort dans l'âme.

L'abbé Münzer fit une courte prière au pied du maître-autel; puis il se leva et, se croyant seul, se dirigea vers la porte assiégée.

Quelqu'un le suivait des yeux, caché derrière un pilier.

XIX

Les assaillants, qui s'attendaient à une vigoureuse sortie, reculèrent en désordre jusque sur la place, lorsque le curé de Saint-Charlemagne ouvrit la grand'porte à deux battants. Le voyant s'avancer seul, impassible et sévère, la foule redouta quelque surprise et se tint à distance. La silhouette de l'abbé se détachait vigoureuse sur le fond calme de l'église.

Le jour touchait à sa fin. Avant de dis-

paraître, le soleil projetait obliquement ses derniers rayons sur le vieux clocher de Saint-Charlemagne, sur les pignons dentelés des maisons hautes et étroites du parvis. La Vierge qui surmonte la toiture aiguë du presbytère étincelait sur le ciel bleu. A chaque étage, blafards derrière les vitres vertes, entre les rideaux à peine écartés, apparaissaient des visages anxieux; et dans l'air, tout autour des cimes, des pigeons blancs, satinés d'or par le soleil, continuaient leurs rondes, dédaigneux des vilenies humaines qui se tramaient au-dessous d'eux.

En face du porche, adossés au grand mur blanc du séminaire, vingt uhlans sont alignés, l'arme au poing. Le reste du détachement s'empare des caisses publiques et garde le passage miné. Devant les boutiques closes, à droite et à gauche du parvis, la

foule, plus nombreuse dix fois qu'il n'eût fallu pour cerner et écraser l'ennemi, la foule, comme un troupeau docile, se tient immobile, les yeux fixés sur les étrangers.

Les uhlans sont là, railleurs, accoudés sur l'arçon de la selle, les poches bourrées d'argent de France. Ils examinent en appréciateurs exercés la ville sur laquelle ils comptent faire main basse, et sourient aux logis de bonne mine. Les filles qu'ils regardent sentent le rouge leur monter au front.

Les uhlans sont là. Cent, deux cent... trois cent mille hommes les suivent de près. Dans cette armée bigarrée, composée de tronçons allemands fraternellement unis par la haine que leur inspire notre France, les incendiaires forment des bataillons d'élite

commandés par des érudits, destructeurs experts, qui ravagent par A. + B.

Les uhlans sont là. Tandis que les gros bonnets brûlent les gros morceaux, ceux-ci incendient les granges et les bourgades. Par des exécutions incessantes, ils entretiennent la terreur salutaire qu'ils inspirent. Leur légende sanglante les protége.

Les uhlans sont là, railleurs, accoudés sur l'arçon de la selle, les poches bourrées d'argent de France.

L'officier qui les commande fait piaffer son cheval sur le milieu de la place. C'est un beau garçon, au poil roux, aux dents blanches. Il a longtemps habité la ville et en connaît les bons endroits. Il apostrophe les gens par leur nom, envoie des baisers aux filles et les remercie de faveurs imaginaires dont il a, dit-il, conservé le souvenir.

Près de lui se tiennent, soumis et tremblants, M. Shulzmayer et ses complices du conseil municipal.

« Que voulez-vous ? » demande l'abbé d'une voix ferme.

Tant de clameurs s'élèvent à la fois, que rien de distinct n'arrive jusqu'à lui. L'officier s'approcha des marches, suivi de près par les autorités.

« Seul pour le quart d'heure, j'ai le droit de vouloir quelque chose ici ; et ce que je veux, l'abbé, je vais te l'apprendre. Mais, avant tout, dis-moi, me reconnais-tu ?

— Je ne t'ai pas oublié, Hans Vorschmack. Tu n'es vraiment pas fier, sais-tu, d'insister pour qu'on te reconnaisse. Tu ne levais pas le front aussi haut, le jour où l'on t'a chassé d'ici.

— C'est à vous autres de courber la tête.

Je vous l'avais bien dit que je rentrerais par la grande porte.

— Après en avoir crocheté la serrure... Enfin! Que veux-tu de moi ?

— D'abord, que tu me livres ceux que tu caches dans ton église.

— D'abord?... Passe tout de suite aux exigences suivantes ; celle-là je ne la satisferai pas.

— Réfléchis, curé. On se dit comme cela quelquefois qu'on ne fera pas les choses, et puis, mieux avisé, on change de parti.

— Il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps, lorsqu'on est résolu à accomplir son devoir.

— T'es-tu bien dit que nous ne sommes pas papistes, nous, et que nous allons fouiller ton église ni plus ni moins qu'une grange?

— Vous serez inutilement sacriléges. Ceux que vous cherchez ne sont plus ici.

— Je t'emmènerai à leur place ; fais-y attention. »

M. Shulzmayer croit devoir intervenir. Le courage de l'abbé réveille partout dans la foule les fiers sentiments assoupis. Des groupes se forment qui se demandent s'ils laisseront ainsi insulter leur curé et profaner leur église. « Si l'on n'y prend garde, cet enragé-là va tout gâter, se dit le maire. Nul n'en viendra à bout par la violence.

— Monsieur Münzer, dit-il, ne vous exposez pas inutilement comme vous le faites. Le lieutenant parle, ne l'oubliez pas, au nom de l'Allemagne victorieuse, et vous exposez du même coup vos concitoyens à toutes les colères de l'ennemi.

— Je ne reconnais pas pour roi, ainsi

que vous paraissez le faire, le roi de ces hommes. Le seul que je serve est Dieu et j'agis pour lui plaire ; le reste n'est rien pour moi.

— Nous ne demandons que le commandant, monsieur le curé, ajoute le maire, rien que le commandant. Les malheureux qu'il a entraînés auront la vie sauve.

— Je n'ai personne à vous livrer.

— C'est trop de paroles, vraiment ! Il nous faudrait des mois pour atteindre Paris, si nous bavardions ainsi tout le long du chemin, dit le lieutenant, qui lance son cheval sous le porche et saisit le curé à la gorge. Voilà qui va simplifier les choses ! »

Il appuie le pistolet sur le front de l'abbé et se tournant vers son escorte :

« *Vorwärts* ! En avant !.. »

Le peloton s'avance au galop, sans souci

des gens qu'il renverse. Il fait demi-tour et se range devant les marches.

C'est alors sur la place un pêle-mêle effroyable de gens exaspérés, que les moins hardis modèrent de leur mieux. Les curieux, les femmes, les enfants, s'enfuient en poussant des cris aigus. Ils portent de tous les côtés l'épouvante dans la ville.

Au milieu du parvis, une jeune femme que les chevaux allemands ont foulée aux pieds se tord en poussant des cris déchirants. Elle appuie ses mains crispées sur ses seins meurtris. Près d'elle un enfant est immobile, les bras écartés, formant la croix. Ses yeux sans regards, ses lèvres collées sur les dents, son teint de cire, une large blessure de laquelle sortent à la fois et le sang et la cervelle, tout indique que c'est fini de lui.

« Mais voyez donc... c'est Catherine, la femme de Kasper, qui se roule là-bas !

— Dieu me pardonne ! la pauvre enfant, ils lui ont brisé les côtes.

— Et le petit, le connaissez-vous ?

— Non; je ne l'ai jamais vu.

— Il revenait de l'école... Regardez donc... ses livres ont roulé près de lui.

— Il a le crâne ouvert. Dieu !... que de sang !

— Et dire que mon enfant pourrait être couché là. »

On s'élance pour relever les deux victimes.

« Tirez sur ceux qui avancent, hurle le lieutenant, et qu'on déloge au plus vite. Débarrassez la place, ou je la fais balayer. Tout ce qui restera ici en sortira couché. »

Deux vieilles gens n'ont pas tenu compte

de cet avis. Ils ont voulu porter secours à Catherine Kasper et emporter l'enfant.

Les voilà étendus sur le pavé. L'un a une jambe brisée, l'autre a du plomb dans la poitrine.

Qui donc verrait ces choses-là sans que le sang lui montât aux yeux, sans que la rage lui secouât le cœur ? Quelques hommes résolus refusent de s'en aller. Les voilà groupés sous les piliers de la pharmacie de maître Vodus. M. Shulzmayer leur fait en vain remarquer qu'ils sont sans armes.

On le traite de Prussien, on le traite de vendu...

« Ne bougez pas, leur crie Hans Vorschmack, ou le curé aura du plomb dans la cervelle. »

Il maintient, en effet, la tête de l'abbé sur l'arçon de la selle, le pistolet sur la

tempe, malgré les soubresauts de son cheval effrayé.

« Veux-tu, oui ou non, me livrer celui que je te demande ?

— Tu peux me tuer; tu n'as rien à attendre de moi. »

Un coup de feu retentit, suivi d'un cri d'horreur. Chacun s'attend à voir tomber le courageux abbé... c'est le lieutenant qui chancelle. Le pistolet s'est échappé de ses mains; une balle lui a brisé l'épaule.

XX

Le lieutenant est aussitôt sur la place au milieu des siens.

« Merci. Vous êtes le plus courageux des hommes, dit M. Mauduyt à l'abbé dans les bras duquel il vient de se jeter.

— Rentrez dans l'église, malheureux ! ils vont vous tuer.

— Je suis prêt. Avant de s'éloigner, Unkel a reçu mes ordres. Je puis compter sur lui.

— La place est mauvaise. Il y va pleuvoir du plomb.

— Oui, je le crois. Adieu dans ce monde, l'abbé.

— Au revoir dans l'autre. »

Le curé de Saint-Charlemagne court au secours des blessés.

M. Mauduyt s'avance sous le porche au moment où les uhlans indécis, croyant le coup de feu parti de la foule, se préparent à la sabrer.

« Vive la France ! crie-t-il ; à bas la Prusse ! Tirez donc par ici, tas de coquins ! Puisque c'est moi que vous demandez, venez me prendre et laissez en paix ces innocents. »

La rage des uhlans a changé de but. Plusieurs balles sifflent aux oreilles du commandant et vont étoiler le mur de l'église.

« Les maladroits ! Cela manque un homme à vingt-cinq pas. A toi, corsaire de grands chemins, un second à-compte sur la justice;

la main des honnêtes gens ne tremble pas. »

M. Mauduyt ajuste le lieutenant ; mais celui-ci a si bien enlevé son cheval, que la bête reçoit le coup et roule sur le pavé avec son cavalier.

« C'est à recommencer, » dit froidement le commandant.

Profitant de la stupeur des uhlans qui ont vu tomber leur chef, le seul d'entre eux qui connût bien le pays, M. Mauduyt descend en courant les marches de l'église et va s'embusquer derrière un des piliers de la pharmacie.

On voulait l'écharper il y a vingt minutes, on l'acclame maintenant. C'est que le courage est contagieux, que l'héroïsme entraîne ; la lutte une fois engagée, on se groupe autour des vaillants.

Le premier coup de feu est un appel irré-

sistible. On tremblait avant de l'entendre, on a la rage au cœur après qu'il a retenti.

Les portes des boutiques s'entr'ouvrent et l'on passe des armes aux hardis restés sur la place. En un instant, chacun a pour le moins un couteau dans la main.

« Vous voulez donc bien en manger de cette viande-là? demande le commandant aux quelques hommes groupés autour de lui. Ça n'est pas plus dur qu'autre chose; le tout est de s'y faire. Ne vous tenez pas inutilement à découvert, par exemple, et que ceux qui ont de quoi tirer ne tirent pas au hasard. »

Pendant ces quelques secondes, un uhlan a mis pied à terre et donné son cheval à son lieutenant. M. Mauduyt l'a vu.

« Épargnez ce garçon-là, dit-il, c'est un brave. Donnez la préférence aux autres. »

Après avoir trouvé un refuge pour les blessés, un abri pour le mort qui gisait sur la place, l'abbé a refermé son église.

Voilà le terrain déblayé ; on va pouvoir s'en donner à cœur joie.

On a déjà sorti des meubles. On les pousse, on les roule, on les entasse tant bien que mal entre les piliers.

« Apportez des matelas, crie le commandant. Nous allons ouater la barricade. On y mourra sans se faire de mal... comme dans son lit. »

Voilà du renfort qui arrive par les cours, derrière les maisons. On a escaladé les murs de jardin en jardin. Les nouveaux venus ont des fusils de chasse. Ils ont tiré cent fois le loup et le sanglier ; ils descendront bien un Prussien.

Hurrah !... Vive la France ! Ce que l'on

met des minutes à écrire, on a mis des secondes à l'exécuter.

Voilà les coups de feu qui commencent.

« La première balle au cheval, crie le commandant, la seconde à l'homme. Le cavalier démonté ne vaut plus rien. Tirez donc plus bas. Vous cassez les vitres du deuxième étage. Il n'y a pas de cavaliers sur les toits, vous savez !

— *Vorwärts!* »

Deux fois les lances prussiennes ont fouillé la barricade et trouvé des poitrines où se loger.

Marianne, que vas-tu dire, toi qui jetais feu et flamme, lorsque le dimanche on rapportait ton homme ivre-mort ? Il est mort pour tout de bon cette fois, le pauvre diable !

Et toi, Denise ! voilà tes enfants sans père.

Il te faudra travailler double et gagner moins, ma pauvre fille. On te verra tendre la main, peut-être.

Eh ! que voulez-vous ? C'est la guerre !... Il y en a bien d'autres dans le même cas que vous.

Une balle a troué le volet et descellé une planche de l'officine. Les bocaux brisés couvrent le plancher de tessons aigus. Les premiers qui ont passé par là s'en souviendront longtemps ; à l'exception toutefois d'un pauvre garçon de dix-huit ans qui rechargeait les armes et que l'on a tué... au hasard... bêtement.

Trois chevaux sont couchés sur la place ; deux uhlans sont à pied, le troisième est mort.

Voilà, bon gré, mal gré, que les Allemands ont de l'infanterie.

Les deux fantassins improvisés se sont rués sur la barricade. Ils se cramponnent aux meubles et s'efforcent de les renverser. L'un d'eux a ébranlé une armoire bourrée de linge : la plus belle pièce du monument.

« A bas les pattes, ou je me fâche ! lui crie le commandant. Il y a comme cela des touche-à-tout dans les armées. Si on les laissait faire, ils jetteraient partout le désordre.

— Il faut les mettre en pénitence, dit froidement un gros papetier, tireur habile, qui ajuste le uhlan et lui loge une balle entre les deux yeux.

— Il n'aura plus jamais besoin de lunettes.

— Si nous faisions une sortie ! demande maître Andréus, le boucher, qui voudrait bien jouer du couteau.

— Sortir n'est pas malin ; c'est rentrer qui est difficile, riposte le commandant. Tu n'es donc pas bien ici ?

— On pourrait être mieux, mais on n'est pas trop mal. Il y a à voir. Seulement, je n'ai pas de fusil et je m'ennuie.

— Je crois que tu vas pouvoir te distraire. »

En effet, le second fantassin a continué le travail de son camarade, et voilà que l'armoire à linge a roulé, entraînant dans sa chute le reste de la barricade improvisée sous le feu. Ah ! dame ! on n'a pas le temps de gâcher serré dans ces moments-là.

Les Français sont à découvert. Il n'y a plus qu'à tirer dans le tas.

« *Vorwärts !...* » crie une quatrième fois le lieutenant.

Personne ne l'a entendu ; un bruit effroya-

ble a couvert sa voix. La terre a eu un frisson. Partout, des fenêtres, des portes closes se sont brusquement ouvertes ; des vitres ont volé en éclats...

C'est le pont Sainte-Anne qui vient de sauter.

XXI

A l'explosion, au tumulte, au crépitement des coups de feu, aux vociférations et aux cris de douleur, a succédé le silence. La chute de quelques débris de vitres sur le pavé, le piétinement des chevaux inquiets que les cavaliers retiennent avec peine le troublent seuls. La stupeur a pour un instant paralysé les combattants. Nul ne songe à attaquer, nul ne pense à se défendre. Les cœurs battent, et l'on écoute.

Le uhlan démonté a trouvé place en croupe; le cheval se cabre. Sur les débris de la barricade, les Français sont debout. Le commandant Mauduyt est le plus ému. Quelque chose s'est déchiré en lui. Le sang qui court dans ses veines le brûle, et cependant son front humide est glacé. Jamais il n'a éprouvé une impression semblable. Le cri de : Vive la France! le réveille. Il a vite repris possession de lui-même.

« Voilà des maisons qui flamberont cette nuit, voilà des gens que l'on fusillera... s'écrie le lieutenant fou de colère.

— Ce ne sont pas ces flammes-là que tu verras ce soir, ce n'est pas nous que tu entendras crier, s'il y a un enfer dans l'autre monde, murmure le papetier en épaulant soigneusement son fusil.

— Une dernière décharge avant le dé-

part... et en route!... crie Hans Vorschmack. »

Une dizaine de balles sifflent de nouveau. On riposte tant bien que mal sous les piliers.

Le commandant a l'oreille emportée ; son sang coule en abondance.

« Touché !... dit le lieutenant.

— Une oreille !... répond M. Mauduyt, quelque chose de rare!.,. J'en ai une autre. »

Le papetier a patiemment attendu que Hans Vorschmack se présentât à lui comme il l'entendait. Le moment est bon... le coup part... l'homme a roulé sur le pavé.

« Sacré vingt mille t... de D...! hurle le lieutenant, j'ai mon affaire. Laissez-moi, vous autres... Détalez... et ventre à terre. »

Les uhlans ont tourné bride; ils partent comme une volée de corbeaux. Huit des leurs sont couchés sur le parvis. Un malheureux

râle sous le couteau du boucher, qui a cessé de s'ennuyer, comme vous voyez.

Huit Allemands sont là, morts ou mourants.

Tandis que leur corps se glace pour ne plus se réchauffer jamais, tandis qu'ils se vident de sang, bleuissent sous les coups, se gonflent, râlent ou se tordent, par delà le Rhin : en Saxe, en Prusse, en Bavière, de bonnes gens fêtent les premières victoires annoncées.

La bière blonde remplit les chopes hautes et coiffées de mousse. Dans la grande salle l'air est frais. Au dehors tout resplendit.

« Vive l'Allemagne ! dit le père.

— Mort aux Français ! dit la fiancée.

— Bonne chance à l'enfant ! » dit la mère.

Un fin rayon de soleil tout rempli d'ato-

mes se faufile entre les volets clos. Il sait à quoi s'en tenir, lui qui descend du foyer de lumière. Il traverse la boisson claire et fraîche pour porter un toast à son tour. Il a choisi le verre de la mère.

« Bon repos au mort! » dit-il.

Et Dieu reçoit ensemble les quatre vœux.

Le commandant est rayonnant!

« Eh bien! le voyez-vous maintenant? On se fait du feu une grosse affaire. De loin, ça a l'air de quelque chose; ce n'est plus rien une fois qu'on y est. Je voudrais bien savoir, par exemple, qui a fait danser le pont neuf. Celui-là a sauvé l'armée.

— Ne te réjouis pas si vite, vieux fou, murmure le lieutenant. L'Allemagne couchera chez toi ce soir. »

XXII

Au galop ! au galop !

Dans les rues désertes commence une course folle. Courbés sur leurs chevaux dont leurs cris sauvages surexcitent l'ardeur, les genoux soudés aux flancs de leur monture, les uhlans détalent. On dirait qu'ils glissent sur le chemin.

Au galop ! au galop !

De temps en temps, un coup de feu retentit ; le plomb siffle. La balle a quelque

peine à devancer le cavalier. C'est d'une fenêtre qu'elle est partie.

L'effet est vertigineux. On tient un fusil, quelque chose passe qui se sauve bride abattue ; l'envie de tirer dessus vous prend... On n'y peut résister. Il y a de la lâcheté à frapper l'homme qui fuit, et toujours cela s'est fait, et toujours cela se fera.

Au galop ! au galop !

Chaque pas des chevaux allume des étincelles. Ne dirait-on pas qu'entre les pavés partent des coups de feu ?

Gare !...

Il faut tourner court ; la rue est étroite et fait un angle aigu. Ils n'ont devant eux que le mur. C'est à gauche qu'il faut aller. Pendant un instant les croupes touchent les croupes, les genoux heurtent les genoux.

Ceux qui frôlent l'angle du mur ont les flancs déchirés, les coudes meurtris.

Ils ont passé.

Mais un des chevaux a glissé. Son cavalier roule sur le bord du trottoir.

Au galop!... au galop! les autres. Tant pis pour qui ne peut suivre.

Soldat, te voilà prisonnier.

La rage, le désespoir du pauvre diable sont trop grands, pendant cette première minute, pour qu'il ressente une douleur. S'il pouvait se dégager, se relever, se remettre en selle, reprendre sa course, ce ne sont pas les coups de feu qui lui feraient peur.

Et ces autres qui vont toujours, là-bas. Comme ils sont loin déjà!

Au bout de la rue, le malheureux a cru voir la maison paternelle, tout enveloppée de

jasmins, se détacher sur un fond d'arbres verts. Quelle folie!... Il n'y a là-bas que les autres qui s'éloignent au galop, toujours au galop.

Les lâches! Comme ils l'ont abandonné! Il ne doit compter sur personne. Allons! un effort. Dieu! quelle douleur il a ressentie; son corps se couvre d'une sueur glacée. Jamais il ne sortira de là. On lui a dit que les Français tuent leurs prisonniers. Il ne veut pas se laisser éventrer à terre, comme une bête prise au piége. Un nouvel effort; allons!...

Il a pu se redresser à demi, s'appuyer sur son coude, tourner la tête... Ah! Seigneur puissant! il n'y a plus personne à l'horizon.

Et cette lourde bête qui pèse sur lui! Il l'injurie, il la frappe. Le cheval se débat...

se redresse et tombe plusieurs fois... Le voilà debout!...

L'homme a perdu connaissance. C'est Dieu qui l'a permis, car le malheureux a le pied dans l'étrier et le cheval reprend sa course.

Au galop!... au galop!...

La bête part effarée, furieuse, gênée par le poids qu'elle entraîne. Les douleurs de sa chute lui semblent des coups d'éperon.

Le corps, à chaque instant, heurte les murs qu'il éclabousse de sang, s'accroche aux réverbères alignés le long des trottoirs, laisse des lambeaux, d'étoffe d'abord, de chair ensuite, à tous les pavés aigus.

Voilà les chiens qui se mettent de la partie.

Au galop!... au galop!...

La meute harcèle le cheval et redouble son épouvante...

Soldat, te voilà libre; la mort t'a délivré.

XXIII

Pendant que les uhlans s'éloignent ruminant des projets de vengeance, que le curé, secondé par les frères du séminaire, rend aux morts les derniers devoirs; pendant que les religieuses de Saint-Joseph et Marie installent les blessés dans leur couvent transformé en ambulance, M. Mauduyt s'achemine vers le pont Sainte-Anne.

Le commandant est sombre.

Depuis que la lutte a cessé, à peine répond-il aux mille questions qu'on lui adresse

d'un bout à l'autre du chemin. Il pense, avec plus de tendresse que jamais, au fils égaré qu'il veut préserver de la honte, à sa pauvre vieille compagne dont il veut sauver le préféré. Que va-t-il faire? Il faut qu'il meure, et la mort ne veut pas de lui. Comment lui forcera-t-il la main? Elle dédaigne ceux qui la courtisent. Alors que tout le monde s'offre à elle, il est bien naturel qu'elle fasse son choix. Des vieux... elle en a de tout temps à remuer à la pelle.

Comme une bourgeoise avisée, elle fait ses provisions sur les champs de bataille. La bonne ménagère remplit de primeurs ses charniers. La morte-saison peut venir, elle aura des morts sur la planche. Elle secoue l'arbre de vie à tour de bras et ramasse les fruits verts, les fruits mûrs; elle cueille aussi volontiers ceux qui s'abritent sous les feuilles;

mais un fruit blet comme M. Mauduyt, que voulez-vous qu'elle fasse de cela ? Il tombera seul et sans secousse au prochain lever du soleil.

Le commandant est sombre.

Se tuer ?... Fi !... L'horrible chose. Déserter la vie pour empêcher que son fils ne déserte, cela a-t-il le sens commun ? Un honnête homme peut s'exposer au profit du pays, ne fît-il qu'user une balle ennemie destinée à quelque autre plus jeune et plus utile ; peut-il commettre un crime pour assurer à son enfant l'impunité ? Non, n'est-ce pas ?

Et puis, le fils du suicidé jouit-il des bénéfices de la loi ? surtout en temps de guerre. Il y a là, dans tous les cas, un procédé coupable, puisqu'on ne peut pas l'avouer.

Que va faire M. Mauduyt ? Il faut qu'il meure, et la mort ne veut pas de lui.

Rien ne parvient à le distraire. L'ardeur qui le soutenait s'est éteinte avec la lutte. Le quartier qu'il traverse est agité comme une fourmilière dans laquelle on aurait jeté un tison; il ne s'en est pas aperçu. M. Mauduyt demeure étranger à tout.

Le ciel a pâli, la nuit approche. L'ombre a déjà tout envahi. Dans plus d'un logis, des lumières vont et viennent; les premières étoiles ont scintillé.

C'est l'heure douce où la famille, rassemblée après la journée laborieuse, se repose d'ordinaire sur le seuil ou dans le jardinet. Le souper se prépare. La ménagère surveille le couvert. Les petits, assis sur les genoux du père, font des questions de l'autre monde, qui excitent le rire, et auxquelles on répond par des caresses.

C'est l'heure recueillie où l'enfant, les yeux

aloudis, passe de main en main sous les baisers, puis s'endort souriant avant d'avoir pris place entre les draps blancs. — Ce soir, la porte est close, les verrous sont tirés. On vide les armoires dans les coffres. L'aïeule, consternée, muette dans son grand fauteuil, suit, les yeux pleins de larmes, tout ce qui se fait dans la maison. Elle se rappelle l'invasion dernière, et les souvenirs de son enfance lui donnent le frisson. Les petits vont et viennent, inquiets, déroutés, et s'ils demandent pourquoi l'on ne soupe pas, on leur répond brusquement.

C'est l'heure silencieuse où la ville s'assoupit doucement. Chacun est rentré au logis. Partout la couverture est faite et les berceaux sont déjà pleins. La voiture est sous la remise; le cheval est à l'écurie. La rue sera déserte avant peu. Les boutiques

ferment leurs volets. Sur la tringle les rideaux glissent.

C'est l'heure du bon repos, l'heure des caresses échangées. Bientôt l'on n'entendra plus que le pas pressé des gens attardés et la grosse horloge de Saint-Charlemagne, à laquelle répondent en chœur les pendules dans les maisons : comme à la prière du soir, les répons argentins des nonnes suivent les litanies graves du curé. — Ce soir, de longs convois défilent sans cesse. Les chariots, chargés à craquer, s'en vont au pas le plus pressé des chevaux. Tandis que les jeunes suivent à pied, les vieilles gens, hissés sur les matelas, entre les meubles de la charge, chantonnent en pleurant pour endormir les poupons. Les petits ne veulent pas fermer les yeux. Au lieu des rideaux blancs qu'ils voyaient d'ordinaire, ils regardent, sur-

pris, trembler au-dessus d'eux les étoiles.

Des troupeaux, harcelés par les chiens, courent en désordre, enveloppés de poussière. Ceux qui les poussent en avant sèment sur leur passage de sinistres nouvelles : — Telle ville a été incendiée... Nulle part on ne parvient à payer les rançons exigées... On a retrouvé des filles mortes dans les fossés du chemin... On incendie les forêts... A Wissemboug, à Altenstadt, le major Weinrich a déclaré que « les habitants qui se laisseraient entraîner à la résistance seraient considérés comme assassins et passés par les armes. »

Et toujours la lugubre caravane défile et se perd dans la nuit.

XXIV

A mesure que l'on approche du pont Sainte-Anne, l'agitation redouble. Elle finit par arracher M. Mauduyt à ses méditations. Les rues sont encombrées, les groupes sont nombreux et bruyants. On est encore sous le coup de l'impression que l'explosion a causée. Chacun apporte sa part de renseignements et de nouvelles. Tout le monde a failli courir les plus grands dangers.

« On verra ce que toutes ces lubies belliqueuses coûteront à la ville.

— Bourgvillers était déshonoré si l'on n'avait pas agi comme on l'a fait.

— Déshonoré!... c'est un mot; pillé, c'est un fait.

— Cela va être commode pour circuler. Moi, j'ai ma fille de l'autre côté de la rivière, vous jugez si je suis tranquille.

— Bah!... les Prussiens auront rétabli le passage avant trois jours.

— C'était bien la peine de le couper alors!

— A-t-on idée de ce garçon qui revient précisément pour faire ce beau coup? Il a du sang d'enragé dans les veines.

— C'est rude, tout de même, pour le pauvre vieux.

— Il aurait mieux valu que ce fût lui qui y passât.

— Taisez-vous; le voilà! »

La foule s'écarte, respectueuse, devant M. Mauduyt.

L'attitude du vieillard permet de le croire instruit du malheur qui l'attend.

Le docteur Leyder l'arrête au passage.

« Comment!... vous ici, Mauduyt? Et seul! Où allez-vous?

— Sur le quai, parbleu! Voir comment les choses se sont passées.

— Vous n'y avez que faire. Allons, prenez mon bras et rentrons chez vous.

— Pas du tout... pas du tout.

— C'est auprès de votre pauvre femme qu'est votre place maintenant.

— Mon fils est auprès d'elle et je veux m'assurer...

— Votre fils?...

— Eh bien, oui, mon fils! Pourquoi cette surprise? Ah!... Vous ne savez pas qu'il est de retour? Oui, je l'ai fait venir ici. Je redoutais pour lui le séjour de Paris.

— Le malheureux! pensa le docteur, il ne sait rien encore.

— Donnez-moi le bras, mon cher ami, je suis un peu las. L'affaire a été chaude et je n'ai plus vingt ans. Vous allez me conter ce qui s'est passé. La brèche est faite, n'est-ce pas?

— Oui.

- Eh bien, alors, pourquoi prendre cet air lugubre?... On s'y est mal pris, peut-être? Il y a eu des accidents?... des morts?...

— Un homme s'est dévoué.

— Quelqu'un d'ici?

— Oui.

— Ah! C'est bien, cela! très-bien! J'en suis heureux pour mon pays. Et cet homme?...

— Est mort, entraînant avec lui le peloton allemand qui gardait le passage.

— Bravo! Mais c'est un héros, ce garçon-là! Dites-moi vite son nom.

— Je vous le dirai tout à l'heure.

— C'est Unkel, bien sûr. Dans ce pays je ne vois que lui qui ait le cœur assez chaud pour agir de la sorte.

— Nous voilà devant ma porte, entrez. Je vous conterai tout, chez moi.

— Quelle idée?

— Entrez.

— Qu'avez-vous donc ce soir?

— Vous me comprendrez tout à l'heure.

— Le plus court est de céder; je ne connais personne d'aussi entêté que vous. »

Lorsque M. Mauduyt fut installé dans le petit salon :

« C'est peut-être un de vos amis, mon pauvre Leyder, qui s'est dévoué ? Votre tristesse me le fait craindre. »

Et comme le docteur faisait de la tête un signe négatif :

« S'agit-il de quelqu'un que je connais ?

— Oui.

— Que j'aime ?

— Oui.

— Et vous avez peur de me faire de la peine ? Parlez sans crainte. Qui n'envierait le sort du brave qui a donné sa vie pour sauver l'armée ? Je voudrais être à sa place, je vous le jure.

— Voudriez-vous que votre fils y fût ? »

M. Mauduyt se leva.

« Mon fils... ? Pourquoi me demandez-

vous cela? Quelle idée? Certes, j'apprendrais avec joie que mon fils est mort en sauvant son pays. Cela vaudrait mieux que...

— Ah! pour l'amour de Dieu, Mauduyt, ne dites pas des choses pareilles. Vous me faites frémir. »

Le commandant ouvrit brusquement la fenêtre qui donnait sur la rue.

« Ce que vous voulez me cacher, le premier venu me le dira. »

Et avant que le docteur ait eu le temps de l'en empêcher :

« Maître Blutel, demanda-t-il à un gros bourgeois qui s'en revenait du quai, donnant le bras à une jeune fille, vous me direz bien, vous, qui a fait sauter le pont Sainte-Anne? »

Le bonhomme s'arrêta surpris, ouvrit de grands yeux et balbutia :

« Monsieur Mauduyt... vous le savez bien...

— Il faut croire que non, puisque je vous le demande. »

La jeune fille dit à son père quelques paroles à voix basse, sans quitter le commandant des yeux.

« Eh bien... vrai, là... monsieur Mauduyt, j'aime mieux que vous le demandiez à un autre. »

Et le bourgeois continua son chemin.

Le commandant se retourna, resta muet quelques instants, puis, comme un éclair traverse la nuit, une pensée traversa son esprit. Il devint blême et regardant bien en face, dans les yeux, le docteur qui venait de refermer la fenêtre !

« Il est arrivé malheur à mon enfant... c'est cela que l'on me cache.

— Mon ami...

— Mais parlez donc !... Dites-moi la vérité !

— Eh bien, oui. Il est arrivé malheur à Anselme.

— Dieu puissant !... s'écria le commandant, qui s'en fut en chancelant s'appuyer contre le mur. Un malheur... irréparable ?

— Le brave enfant est mort... mort pour son pays.

— Allons donc ! vous perdez la tête. Cela n'est pas possible. Des gens ont cru le reconnaître qui vous ont dit cela.

— Hélas ! mon pauvre ami, je l'ai vu couché sur la berge.

— Je vous dis que ce n'est pas possible... que... Eh ! misérable, regarde donc ta douleur en face. Tu voulais que ton fils allât au

combat; eh bien, de quoi te plains-tu? Il t'a obéi, le pauvre enfant. Cette mort-là, c'est ton ouvrage. Mon ami, j'en mourrai : c'est moi qui l'ai tué.

— Voyons, commandant... la douleur vous égare.

—Non, non, non, je sais ce que je dis. Je l'ai tué. Je vous dis que je l'ai tué. Anselme!... mon pauvre Anselme !... Il n'avait pas vingt ans, docteur, et je l'ai tué. Et sa mère!... Dieu! sa mère!... Que va-t-elle devenir? Que me dira-t-elle? Allons vite, vite là-bas. Il ne faut pas le laisser plus longtemps seul avec des indifférents, vous comprenez. Mon Dieu! mon Dieu! C'est ma place qu'il a prise. C'est moi que je vais voir couché là-bas. Je l'ai positivement tué; cela est sûr. Il est affreusement défiguré... n'est-ce pas?

— Son corps est en lambeaux, mon ami : il ne faut pas aller voir cela.

— Comment ! j'aurai fait tuer mon enfant, et je reculerais devant son cadavre ?... Vous êtes fou ! Dites-moi : il est mort glorieusement, n'est-ce pas ?

— C'est un héros ; c'est un martyr.

— A-t-il beaucoup souffert ?

— Non.

— Vous savez comment la chose s'est passée ?

— Oui, je le sais.

— Dites-le-moi. »

XXV

« Anselme est arrivé sur le quai à six heures et demie, reprit le docteur. Il était agité, anxieux, et demandait à tout le monde si l'on vous avait rencontré !...

— C'est bien cela !...

— Les uhlans gardaient le pont ; ils étaient six. Des gens qu'ils avaient amenés se disposaient à vider le fourneau de mine. La vue de nos ennemis a paru faire sur Anselme une impression profonde. Gaspard Lutz m'a

dit que les regards qu'il fixait sur eux étaient si ardents, qu'il se serait enfui à toutes jambes, si quelqu'un l'avait regardé comme cela.

— Et alors ?...

— Les Prussiens ne parvenaient pas à déplacer les lourdes pierres qui recouvraient le foyer. Pressé d'en finir, leur brigadier s'est avancé au galop jusqu'à la tête du pont. La foule a fui devant lui, pressentant qu'on allait lui demander un concours qu'elle ne se souciait pas de donner. Seul, Anselme est resté sur la chaussée, les mains dans les poches, suivant de l'œil tous les mouvements du cavalier.

« Celui-ci s'est approché de lui, et, dans un français à peine intelligible, lui a donné l'ordre d'aller aider aux travailleurs.

— Anselme a refusé !...

— Au contraire. Il a répondu en allemand qu'il était inutile qu'on le menaçât ; qu'il était tout disposé à prêter main-forte à ceux qui cherchaient à préserver un monument aussi utile, un objet d'art aussi précieux que le pont Sainte-Anne.

— Ah ! je comprends !... murmura le commandant dont les yeux se remplirent de larmes.

— La foule, qui ne voulait pas quelques instants auparavant que la voie fût coupée, était indignée de l'attitude et du sang-froid d'Anselme.

— Les brutes !...

— Le brave enfant s'en fut droit au fourneau de mine, d'un pas assuré, ferme, égal. De temps en temps, cependant, il se retournait, sondant la foule du regard. Il craignait, sans doute, de vous voir arriver et que vous

n'eussiez, ne fût-ce qu'une seconde, la pensée qu'il allait commettre une lâcheté.

— Si j'avais été là, j'aurais couru vers lui... je l'aurais...

— Vous l'eussiez mis dans l'impossibilité d'agir. C'est alors que les premiers coups de feu ont retenti du côté de Saint-Charlemagne. La foule, inquiète, a dressé l'oreille et s'est dispersée dans toutes les directions. Le quai n'a pas tardé à être désert. L'intérêt venait de se déplacer.

— Et Anselme ?...

— Combattu par un égal désir d'achever son œuvre et d'aller vers vous, pressentant bien que vous étiez pour quelque chose dans ce qui se passait du côté de l'église, il s'est d'abord arrêté à moitié chemin. L'angoisse qu'il a éprouvée a dû être atroce. Son hésitation a été de courte durée. Il a couru

vers le quai. Là, il a rencontré Unkel qui l'a apostrophé très-durement :

« — Maudit ! lui a dit le sergent, pendant que tu viens en aide à ce troupeau de canailles, contrairement au vœu le plus ardent de ton père, on se dispose à le fusiller, le cher homme. Puisse-t-on le tuer, pour qu'il ne sache jamais comment tu t'es conduit.

« — Tu juges un peu légèrement les gens, Unkel. C'est parce que je connais les désirs de mon père que je suis ici. Va le rejoindre ; dis-lui où tu m'as vu. Il n'a que faire de mourir. Son devoir sera de vivre pour ma mère, avant que tu ne sois auprès de lui. Ne t'expose pas inutilement ; je puis suffire à la besogne. Il y a, je le vois, des choses dont on parle légèrement dans les brasseries et dont le souvenir vous fait honte en présence de l'ennemi. Cours ; devance s'il se

peut les clameurs déshonorantes qui vont vers lui et qui le tueraient bien plus rudement qu'une balle si, pendant une minute, il les croyait vraies. »

« Le sergent n'eut pas le temps de répondre. Les uhlans, revenus de leur première surprise, plus pressés que jamais d'en finir, stimulés par le bruit de la lutte qui s'engageait dans la ville, revinrent sur leurs pas et s'emparèrent des deux compagnons.

« — Sais-tu nager ? demanda Anselme à voix basse.

« — Je puis me tirer d'affaire.

« — Saute à l'eau le plus tôt que tu le pourras et laisse-moi.

« — Ce serait une lâcheté; n'y compte pas.

« — Vivant, tu peux sauver mon père, consoler ma mère ; mort, tu ne m'es bon à rien. Fais ce que tu voudras.

« — Je puis te remplacer...

« — Je te le défends bien ! Tu diras à mon père que je ne suis pas un lâche comme il l'a cru, que je meurs fidèle à mes convictions, mais avant tout bon patriote. Dis-lui aussi que je l'ai bien aimé... et console ma mère... si tu le peux !... Adieu ! pars le plus tôt possible. »

« Arrivé près de la mine :

« — Vous n'avez donc pas de muscles de l'autre côté du Rhin, que vous ne pouvez pas arracher un méchant caillou comme celui-là ? dit-il en allemand aux travailleurs découragés. Vous ne savez pas parler aux pierres, je vois cela. Il y en a qu'il faut rudoyer, d'autres qu'il faut traiter avec douceur. Quand on sait s'y prendre, on les fait glisser, valser, rouler, sauter, danser... comme des demoiselles. Vous allez voir cela. »

« Et tous s'étant cramponnés à la pierre, elle céda cette fois, mettant à découvert le foyer bourré de poudre et de dynamite.

« Unkel enjamba le parapet.

— Qu'est-ce qui prend donc à votre camarade ? demanda le brigadier.

— Ne faites pas attention à lui. C'est un garçon qui ne se trouve bien nulle part.

« Unkel sauta.

« Les riverains, qui de leur logis regardaient entre les lames des volets ce qui se passait sur le pont, ont vu Anselme s'approcher de la fosse, tirer un pistolet de sa poche... ils ont entendu presque aussitôt l'explosion. »

M. Mauduyt s'était agenouillé pendant la fin de ce récit. Le désespoir et l'orgueil satisfait se partageaient son cœur.

« Je me suis rendu au plus vite sur la berge, reprit le docteur, me doutant bien que j'y trouverais des malheureux à secourir. Bien du temps s'est passé avant que je parvinsse à mettre une embarcation à l'eau. Sur les débris de l'arche effondrée gisaient des corps mutilés.

« Des douze hommes réunis sur le pont quelques secondes auparavant, un seul vivait encore : Unkel, qu'un éclat de pierre avait atteint. Il luttait avec peine contre le courant qui l'entraînait. J'ai pu le rejoindre, et c'est de lui que je tiens les détails que je viens de vous donner. Je vous les portais, mon ami, lorsque la Providence m'a mis sur votre chemin. »

Le commandant avait tout écouté en silence, le front appuyé sur la paume de ses

mains. Il demeura quelques instants encore immobile, après que le docteur eut cessé de parler, mentalement en présence de Dieu. Puis il se releva et dit :

« Allons là-bas, maintenant. Je veux revoir l'enfant. »

XXVI

La nuit est venue.

Quoique rempli d'étoiles, le ciel est sans lueur. Il a cru devoir se draper de noir comme une église, un jour d'enterrement superbe. Partout des clous de diamant retiennent la tenture. La rivière indifférente passe le long des quais, sans souci des scènes lugubres qu'elle reflète. A peine fait-elle entendre un murmure lorsque les débris

entassés au pied de la première arche dérangent le cours régulier de ses flots.

Sur la berge des clartés vont et viennent. Ce sont les torches et les lanternes que portent ceux qui s'occupent des morts. Sept corps sont couchés sur l'herbe, sept corps qui ne repasseront pas le Rhin. A vingt pas d'eux un cadavre en lambeaux repose isolé. C'est celui du vainqueur.

Ils sont tous là-haut, à cette heure, aux pieds du Dieu Juge : ceux dont l'herbe boit le sang, ceux que roule le fleuve.

S'ils se rappellent les complications puériles de la vie, leur surprise est grande de voir partout les hommes procéder du compliqué au simple, contrairement aux lois de nature, sans souci des exemples que la création leur donne, du premier au dernier degré de l'échelle des êtres, depuis que le *fiat lux*

est tombé des lèvres de Dieu. Leur conscience, affranchie des préjugés dont le passé lui a, bon gré, mal gré, infligé le legs, apprécie tout autrement les choses; peut-être se donnent-ils la main.

On approche en tremblant des mutilés, mais on approche. La curiosité est plus forte que la crainte. La foule a de tout temps aimé la chair morte.

Des barques vont et viennent inutilement sur la rivière. La Nell berce ses hôtes et les emporte. Comme la terre, comme le soleil, l'eau gourmande veut sa part de sang.

Sur le pont, des deux côtés de la tranchée, on élève des barrières, on allume des feux. La précaution est bonne, car les curieux d'un côté, les émigrants de l'autre se pressent de telle sorte, qu'un nouveau malheur serait vite arrivé.

Il n'y a que trois barques à Bourgvillers; les bateliers ne savent auquel entendre.

Laisse les morts à la rivière, marinier, et songe aux vivants poursuivis!

Sur la rive opposée, la longue caravane, arrêtée dans sa fuite, pousse des cris de rage et de désespoir. Quel chemin vont prendre les exilés? L'ennemi les suit de près. Partout ils sont exposés à le rencontrer. Ils ont fait des lieues, haletants, épuisés, affamés, sans souci de la fatigue ni du danger, pour échapper aux Allemands qu'ils exécrent; et voilà que tout à coup un fleuve maudit leur barre le chemin.

Ils ont entendu de loin crier la poudre. « Quel malheur nouveau nous menace? se sont-ils demandé. Où la catastrophe a-t-elle eu lieu? » Les uns ont prétendu que le bruit venait du nord; d'autres ont assuré

qu'il venait de l'est. « On se bat près d'ici, cela est certain, et nous allons tomber dans quelque avant-poste ennemi. — Allons!... allons toujours!... L'incertain le plus épouvantable vaut encore mieux que ce que nous fuyons! »

La caravane suit le cours du fleuve qu'elle ne peut traverser, accablant de malédictions *la ville égoïste*.

Et depuis deux heures déjà, la grande armée allemande, dont on a changé l'itinéraire, défile sur le pont de Dornbach. Il en passera encore pendant deux heures pour le moins, des soldats de toutes armes.

XXVII

Le jour se lève.

Dans la ville énervée par les événements de la veille, enfiévrée par une nuit d'angoisses, épouvantée des conséquences de sa révolte, entre le détachement prussien qui l'occupera.

. . . .

Sur la route de Saverne roule une pauvre charrette. Dante et Virgile eussent versé des larmes en la voyant passer.

Une vieille marche avec peine auprès du cheval dont elle tient la bride. La pauvre femme s'est défiée de ses mains tremblantes et n'a pas osé s'asseoir sur le siége. Elle va d'un pas traînant, dans la poussière, consultant les bornes du chemin, surprise dès le second kilomètre de n'être pas au bout du monde pour prix de tant de lassitude.

C'est peine perdue que prennent les oiseaux de chanter dans les taillis qui bordent la route ; s'ils croient qu'on les écoute, ils se trompent bien.

Les fleurs n'ont que faire de se pencher hors du fossé, les grillons peuvent se taire ; qui songe à eux?

De temps en temps un paysan rejoint la vieille. Avant qu'il ne la dépasse :

« Monsieur, lui dit-elle, ne voudriez-vous pas monter sur le siége de notre charrette

et la conduire un peu? Cela vous reposerait et me reposerait du même coup. Moi, j'ai peur des chevaux... Je ne sais pas comment m'y prendre pour faire marcher celui-ci.

— Je le voudrais, répond le bonhomme, mais je tourne à droite dès le premier sentier. »

Au quatrième kilomètre la bonne femme n'en peut plus. Elle mène la bête sur la marge du chemin, là où poussent l'herbe et le trèfle; puis elle tombe découragée sur le talus.

La bâche cintrée abrite trois êtres humains : un vieillard, un mort, une folle.

Le vieillard est couché sur la paille, abattu, moins par la fatigue que par la douleur. Bien que ses yeux soient clos, il veille; mais ses pensées ne sont pas de ce monde. Ses

cheveux blancs sont cachés en partie par un mouchoir marbré de sang.

Près de lui est un cercueil grossièrement façonné, que consolident des courroies et des cordes.

La folle regarde indifférente, et le chemin blanc de poussière, et le vieillard sanglant, et le cercueil où dort son enfant. Elle est assise sur un matelas qui recouvre en partie les bagages. Tout l'avoir des pauvres gens est là : quatre ou cinq coffres remplis de souvenirs, jetés pêle-mêle à l'heure des suprêmes angoisses. On n'a guère songé à emporter que ce qui a appartenu au mort. La malheureuse tient un linge qu'elle émiette. La charpie s'amasse sur ses genoux sans que jamais elle la regarde. Folle, elle continue machinalement la charitable tâche que, lucide, elle s'était donnée. Qui sait

si l'esprit délivré avant le corps n'est pas au ciel, auprès de l'enfant qu'elle a tant chéri ?

La voiture, en s'arrêtant, a tiré le vieillard de sa rêverie.

« La pauvre Marianne n'en peut plus, » se dit-il ; et, faisant un effort, il s'agenouille et se traîne jusqu'au marchepied.

Mais la vieille servante, qui l'a vu, est aussitôt debout.

« Ce n'est pas raisonnable, monsieur, ce que vous faîtes là.

— Je vais vous remplacer, ma bonne ; montez dans la voiture. Me voilà reposé. »

M. Mauduyt a mis pied à terre avec peine, en dépit de Marianne, qui a voulu se fâcher.

Fort heureusement, une carriole passe qui suit le même chemin que la charrette

et qui consent à la remorquer. Elles partent toutes deux au grand trot.

En arrivant à Saverne, le commandant se rend directement à la gare. Un train va partir. On refuse d'admettre le cercueil, auquel une lettre du maire de Bourgvillers sert seule de passeport, et qui doit, au gré des règlements, voyager dans une chape de plomb.

M. Mauduyt ne se décourage pas. Le voilà qui frappe chez le plombier.

« Vite, camarade, prends la mesure de cette bière, et fais-nous un cercueil de plomb. »

Le marchand hausse les épaules :

« Singulière idée, vraiment, en temps de guerre, d'employer le plomb à préserver les morts ! Nous aurons un meilleur usage à

en faire, tant qu'il restera en France un Allemand à jeter bas. »

Il a bien fallu que la petite charrette se remît en route.

Quel voyage! Comment au bout du chemin, après d'aussi cruelles épreuves, ne trouve-t-on pas la porte du Paradis ouverte à deux battants, et sur le seuil, saint Pierre attendri qui vous dit : « Voici le but; entrez, pauvre homme. Votre place est prête; Dieu vous attend. »

D'abord, c'est le cheval qui meurt accablé sur la route et qu'il faut que l'on remplace; la folle dont on n'est plus maître et qui tente de s'échapper ; la servante qui tombe malade; l'argent qui vient à manquer. Plus loin des maraudeurs ont fouillé les coffres; des affolés ont pris les voyageurs pour des espions. Puis c'est la charrette que

l'on menace de réquisition ; le cercueil que l'on veut ouvrir, le croyant plein de poudre... et toujours, et partout, l'ennemi qui s'avance menaçant.

A Meaux, en apprenant le désastre de Sedan, le commandant a voulu mourir. Il a eu pitié de la folle et ne s'est pas tué.

C'est le 4 septembre qu'il est entré à Paris.

XXVIII

Tout cela est atroce, n'est-ce pas? Que voulez-vous ? C'est la guerre! une plaie que chantent les poëtes; une héroïque infamie dont il ne faut parler qu'avec respect; la guerre, qui a son Dieu souriant : le Dieu des armées.

C'est la guerre qui fait du meurtre, de la ruse, du suicide, de glorieux devoirs; qui prête à l'incendiaire une auréole.

C'est la guerre, qui absout le meurtrier

de Regnault, et envoie pêle-mêle à la boucherie les plus glorieux et les plus misérables.

C'est la guerre, un contre-sens éternel, qui nous dit d'acclamer, parce qu'ils sont infinis, tous les crimes que punit la loi lorsqu'ils sont isolés.

C'est la guerre, qui, sans souci des droits foulés aux pieds, fait des augustes meurtriers qui la déclarent : des demi-dieux dont le profil encombrera les Panthéons, s'ils sont vainqueurs; des misérables honnis d'âge en âge, s'ils sont vaincus.

C'est la guerre, éternelle école d'héroïsme et d'abnégation, qui fait de l'armée le refuge des sentiments d'honneur et de patriotisme, à l'heure des défaillances.

C'est la guerre, après laquelle des mères souriantes vous disent, les yeux pleins de

douces larmes : « Celui-là est mon fils, admirez-le... il a tué vingt hommes ! »

C'est la guerre, le premeir besoin du despote, le dernier espoir de l'opprimé ; la guerre que je hais et que j'admire, qui, tantôt féroce et aveugle, déchaîne le conquérant ; puis, intelligente et féconde, l'égare et le mine au profit du vaincu qu'elle régénère.

Songez à tout cela, vous qui la déclarez.

Oubliez tout et mourez bien, vous qui la faites.

FIN.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT — [2037]

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, rue des Poitevins, 6.



